

XXVII. Birizi

Extraits des carnets de Joubert :

29 novembre *Lundi* (1). Le Père Schmitz me transmet copie d'une lettre de Deberghe (24/11) à envoyer à Mofiro après en avoir pris connaissance. Il reçoit un courrier d'Uvira annonçant la défaite du Commandant (?) Lieutenant, je pense) Dubois, par les révoltés en grand nombre. Le combat a eu lieu le 13 courant et Dubois a été tué. Il dit que les révoltés se dirigeront probablement sur Mtwara... Qui sont ces révoltés ? Les soldats ou bien les indigènes du Kivu où Dubois devait réoccuper (2) ?

7 décembre *Mardi* (3) ... Le Père Schmitz dit que Dubois a été tué non loin de Rubenga et qu'il a eu affaire à des soldats révoltés.

13 décembre. *Lundi* (4). D'après les dires des gens de Mpala qui reviennent de Mtwara, Dubois, en exploration vers le Nord-Est du Kivu, a été tué ou s'est suicidé. Sandraert, en apprenant la nouvelle à Rubenga, a noyé ses munitions et a décampé vers Mtwara.

Le lieutenant Eyraud Dubois avait été chargé de réoccuper le poste de Lubenga, sur la rive sud-est du lac Kivu, non loin de l'actuelle localité rwandaise de Cyangugu (5). Il était chargé également de rechercher les révoltés qui commençaient à apparaître à l'extrémité nord du Tanganyika. Il s'agissait de l'arrivée de la colonne Changuvu, mais la F.P. estima fort mal le nombre des Baoni, croyant n'avoir affaire qu'à trois ou quatre cents hommes. Ils n'avaient pas encore connaissance, non plus, de la valeur de leur adversaire. De plus, la légende de la *victoire finale* de la Lindi, à laquelle pas mal de gens s'efforçaient de croire, empêchant de penser que les groupes de Baoni qui subsistaient encore puissent être autre chose que des réfugiés aux abois et sans organisation. L'intention de Changuvu était sans doute de *nettoyer* la région comprise entre Uvira et la presqu'île Ubwari, à partir de laquelle il aurait le choix entre plusieurs voies de pénétration vers l'Ouest, tout en ne manquant pas de possibilités de s'abriter si les choses tournaient mal pour lui. La région est en effet accidentée et on n'y manque pas de positions faciles à défendre. Il prit en outre la précaution d'incendier la mission abandonnée de Kibanga dans le Masanze (6) où la F.P. aurait pu être tentée de s'installer et fit fortifier son propre camp (7).

Lorsque Dubois se mit en route vers le Nord, il n'avait avec lui que cent hommes, mais transportait 15.000 cartouches. La présence de ces munitions ne pouvait échapper à l'attention des Baoni: elles supposaient en effet la présence de nombreux porteurs, sur la tête desquels on devait discerner aisément les caisses caractéristiques. Tout le problème était de s'en emparer, c'est-à-dire d'éliminer Dubois et l'escorte sans leur laisser le temps de détruire les munitions. Changuvu avait pour cela une précieuse *allée psychologique*: la propension des porteurs à prendre leurs jambes à leur cou au premier coup de feu: le rôle de cible désarmée est déplaçant.

Le 13 novembre (8) 1897, après trois jours de marche, entre Kisenge et Birizi, la colonne Dubois tomba dans une embuscade. Changuvu avait disposé ses hommes tout autour du point où l'on attendait la F.P., par petits groupes cachés dans les hautes herbes, avec l'ordre de tirer dans le plus grand désordre. Le but était de donner aux soldats, et surtout aux porteurs, l'impression d'être encerclés, tout en ne s'opposant pas à ce qu'ils prennent la fuite. Les encercler dans un état risquait de leur inspirer l'idée de vendre cherement leur peau et surtout de détruire les précieuses munitions.

Dubois avait, lui, eu l'idée malencontreuse de ne distribuer que dix cartouches par homme, le reste demeurant dans les fameuses caisses. La colonne Dubois se vit donc tout à coup criblée de coups de feu partant de partout à la fois. Trente et un hommes tombèrent en quelques minutes. Les soldats eurent bientôt épuisé leurs dix cartouches, d'autant plus qu'ils ne savaient trop où viser et devaient donc tirer au petit bonheur. Les herbes de la brousse furent sans doute les principales victimes de leur feu. Porteurs et soldats prirent la fuite. L'officier belge, excellent tireur, réussit cependant à tenir ses assaillants en respect et à abattre plusieurs adversaires avant de fuir, lui aussi, dans la brousse.

Changuvu put ainsi s'emparer d'environ 14.000 cartouches, de trente-six Albin, ainsi que des étoffes que la colonne emportait comme monnaie d'échange. Dubois vécut pendant deux jours dans la brousse puis résolut d'en finir, dans des circonstances qui lui ont valu, de la part des auteurs coloniaux portés sur le ton épique, une auréole héroïque. Il se présenta au camp des révoltés... et ceux-ci lui présentèrent les armes. Les mutins avaient peur, écrit Lejeune-Choquet (9), les mutins rentraient dans l'ordre!

Nous n'avons guère d'idée de ce qui a pu inspirer ce comportement aux Baoni, peut-être simplement l'ébahissement. Relevons tout de même que ce genre d'anecdote, qui n'est pas unique dans l'histoire des guerres, aurait passé pour un bel exemple d'estime virile entre adversaires loyaux s'il s'était produit entre Blancs. Quoi qu'il en soit, Dubois se

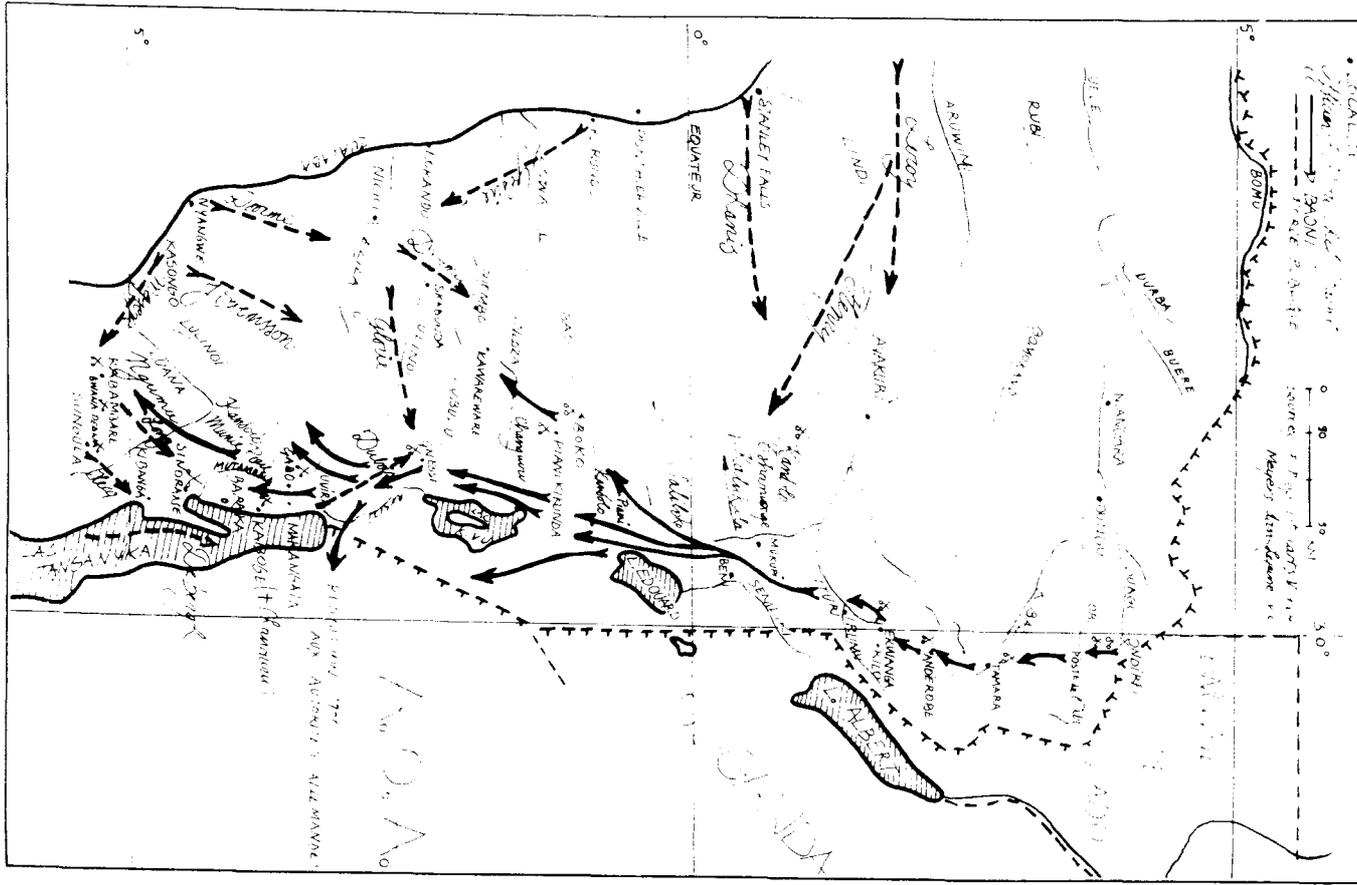
mit à tirer sur les Baoni et eut le temps d'en tuer plusieurs avant d'être lui-même abattu. Ses soldats en fuite rejoignirent, eux, le capitaine Tielmans à Kavomyue. Celui-ci ne disposait plus que de ces troupes et des vingt-cinq soldats d'Ulira, soit un peu moins de cent hommes, et était presque à court de munitions, vu la perte des cartouches à Birizi. Il résolut donc de se replier à Mtoa, auprès du commandant Debergh.

À la fin de 1897, la F.P. avait perdu le contrôle du Nord-Tanganyika. Par contre elle avait eu le temps d'organiser des expéditions répressives, en puisant dans les forces encore disponibles du Sud-Tanganyika et en levant de nouvelles troupes. On mit sur pied trois colonnes.

Nous avons déjà parlé de celle de Doornme, constituée à Nyangwe, qui devait attaquer par le Nord vers Mici, Shabunda et Kaware-Ware. Le commandant Long partit de Kasongo avec sept Blancs et 900 soldats. Il devait cependant laisser une garnison à Kabambare avant de marcher vers le lac. Debergh partit de Mtoa avec 250 hommes par le lac, afin de prendre les Baoni à revers. Il semble qu'on ait pensé pendant un moment utiliser aussi les troupes d'Henry, mais qu'on en ait été empêché par son envoi vers Lado (10).

Du côté des Baoni, les groupes de Saliboko et de Kandolo (survivants de la Lindi) avaient continué à descendre vers le Sud, et opéraient dans des régions qui jouxtaient celles contrôlées par Changuvu. Faute d'éléments, on ne peut cependant dire s'ils avaient établi une unité quelconque de commandement. Mais il semble bien qu'à la fin de 1897, la plus grosse partie des Baoni survivants de la révolte initiale, soit probablement deux mille hommes, se soient trouvés entre Kivu et Tanganyika. De plus ils reçurent dans ces régions des appuis importants de la part de chefs coutumiers. Ce fait, en soi assez rare, s'explique sans doute au moins en partie, par l'occupation tardive du Kivu, que venaient encore compliquer des tensions frontalières avec l'A.O.A. (11). Comme les effectifs des Baoni semblaient — même s'il ne s'agit que d'estimations — ne diminuer que lentement alors qu'il est à maintes reprises fait état de pertes importantes, on doit supposer qu'ils ont recruté de nouveaux soldats dans les régions où ils séjournèrent, non seulement comme *auxiliaires* mais en leur donnant une instruction militaire. On n'a certes pas de témoignages sur l'existence de camps d'entraînement analogues à celui de Kisile pendant la révolte de Luluabourg. Il y a par contre unanimité sur le fait que, jusqu'au dernier combat, ils firent preuve d'une discipline remarquable allant même jusqu'à feindre de continuer à tirer alors qu'ils n'avaient plus de munitions, pour ne pas démoraliser leurs compagnons (12). Ce genre d'attitude suppose un sang-froid qui ne s'acquiert pas en un jour.

Révolte de Noif 1897-1900



Contrairement aux révoltes de Luluboug qui conservèrent longtemps leurs drapeaux congolais, ceux de 1897 se confectionnèrent à l'époque des emblèmes à eux. Il s'agissait invariablement de drapeaux rouge et blanc, parfois mi-partis, parfois rayés. On y a vu une reproduction d'*emblèmes exotiques* du fait de la ressemblance – indéniable – avec l'étendard de Zanzibar (13). Il faut cependant remarquer aussi que l'usage de ce mélange de couleurs est fréquent aussi dans les emblèmes et décorations traditionnelles de la région des Lacs. On peut donc penser aussi compte tenu du culte quasi-religieux dont les militaires entourèrent leur drapeau, surtout à cette époque d'extrême nationalisme, que les Noif y ont vu des sortes d'objets magiques, et qu'ils ont voulu en conséquence se fabriquer des objets du même genre, en y transposant des couleurs faisant partie de leur symbolisme propre.

Malgré certains passages de la lettre de Aché, nous ne croyons pas qu'à l'époque on pouvait déjà parler de sentiment *national* chez les Congolais. Mais nous ne croyons pas davantage qu'il faille enfourcher la bannière de la *révolte de nosidiques de l'esclavagisme*. C'est postuler qu'une épidémie de masochisme avait frappé collectivement tout l'Est du Congo ! Une origine *frétilisiste* du phénomène nous paraît, à tout prendre, plus vraisemblable.

NOTES

- 1) Joubert, APB I-18, 1897-22.
- 2) Il regnait à l'époque une certaine agitation chez les Shu, pour des raisons en fait indépendantes de la révolte des troupes de Ndiru, mais qui bien sûr fut encouragée par celle-ci, et même interjeta dans une certaine mesure avec elle.
- 3) Joubert, ibidem.
- 4) Id. 1897-23.
- 5) Il peut être utile de rappeler que la frontière E.C. A.O.A. de l'époque était située nettement plus à l'est que l'actuelle frontière entre le Zaïre, le Rwanda et le Burundi, sur la crête Congo-Nil, ce qui devait donner lieu à maintes contestations qui ne furent réglées qu'en 1910. La plaine de la Ruzizi se trouvait à l'époque entièrement au Congo. La plupart des localités dont il sera question ici sont aujourd'hui au Rwanda.
- 6) Rapprecions qu'on donne le nom de Masisize à la partie Sud de l'Uvurari, Kibanga ne peut donc être atteint à pied sec qu'au Sud (cf. la carte du Tanganyika).
- 7) L. Geyne-Choquet, op. cit. page 157.
- 8) d'après Joubert, op. cit. 1897-22 et L. Geyne-Choquet op. cit. page 157. La E.P., op. cit. page 420 donne comme date le 12.
- 9) op. cit. page 157.
- 10) L. Geyne-Choquet, op. cit. p. 156 mentionne cette colonne comme devant opérer comme colonne plutôt indépendante et agit sur les révoltes à revers... et n'en parle plus avant de mentionner page 163 son départ pour Reclifal.
- 11) Il est encore que les Allemands ne semblent pas avoir interdicte.
- 12) APB, Diare de Mpala, 17 XII 1899, page 409-281.
- 13) E.P., op. cit. pp. 424, 432.

XXXVIII. 'L'épouvantable route' (Dr. Meyers)

Donc, le 29 septembre 1897, une colonne commandée par Doornme quitta Nyangwe et prit la direction du Nord-Est par Kawarware, Mici et Shabunda (1). A la fin septembre, la saison des pluies commence et déplacer 750 hommes, plus les porteurs et impediementa devient un tour de force. Citant une de ses propres lettres de l'époque à Dhanis dans son livre *Le Prix d'un Empire* (2) le docteur Meyers a laissé de cette marche une description éblébre: 'Ici (à Shabunda) plus de routes, après avoir passé l'Ulindi sur un pont improvisé nous avons été obligés de suivre les cours d'eau et bien souvent de marcher dans leur lit...

'La route que nous suivons depuis Nyangwe est des plus détestables; marais, forêts, montagnes, rien n'y manque pour la rendre des plus fatigantes; les pluies continuelles nous trempent jusqu'aux os et nous maintiennent dans un bain forcé du matin au soir et bien souvent du soir au matin. Ne soyez donc pas étonné si nous perdons beaucoup d'hommes, la dysenterie et aussi la pleurésie font rage! Les médicaments sont épuisés, ainsi que mes provisions personnelles assez fournies cependant; dans quelques jours je serai forcé d'assister les bras croisés à l'agonie de tant de braves que je pourrais soulager et je frémis à l'idée qu'un Blanc pourrait tomber sérieusement malade!

'Il est impossible de se faire une idée des terribles fatigues que nous avons subies; la route est absolument mauvaise. Figurez-vous un océan de boue sillonné par de larges rivières au cours torrentueux et duquel émergent des arbres pourris d'humidité et baignés dans la vase; deci, delà une montagne luisante de terre glaise se dresse menaçante (nous avons dépassé 1.300 m d'altitude à certains endroits) ou bien encore un rocher inabordable et qu'il faut cependant gravir, puis l'abîme s'ouvre de nouveau. Quel cataclysme a pu créer ce désert chaotique? Journalièrement de l'orage. Peu de soleil et pas de vivres, dans ce pays infernal qu'il a fallu traverser au plus vite, car la famine était là, sur nos talons, qui nous guettait... à un certain moment nous avons dû tout abandonner, jusqu'aux lits et aux doubles toits de nos tentes...

'J'ai pu constater combien vous avez raison de dire qu'en Afrique, le moral c'est tout!'

La colonne atteignit Shabunda le 20 octobre, Kwareware le 15 novembre. Le Lt Doorme écrivait, depuis le village du chef Mloza (3) : « Cette route exécrable nous a fait perdre plus de deux cents soldats et sans le concours des chefs arabes, je crois que nos pertes auraient été beaucoup plus grandes. A partir de Nkosi, les porteurs nous ont fait défaut à tel point qu'il a fallu abandonner lits, tentes, vivres de Blanes, etc... Malgré cela, le moral des Blanes et de la troupe est excellent. »

Une fois de plus les documents contemporains des événements, en rendant hommage à la collaboration des *chefs arabes*, s'inscrivent en faux contre le caractère *tribal et communal, arabisé et esclavagiste* plaqué sur la révolte). Il est bien possible qu'un certain nombre de chefs et de populations, soucieux avant tout d'éviter les dégâts, se soient précipités avec un enthousiasme également hypocrite tantôt vers les forces de l'F.P., tantôt vers celles des Baoni pour y protester de leur dévouement indéfectible à l'Etat ou à la révolte suivant le cas, d'après que les uns ou les autres semblaient momentanément devoir l'emporter ou du moins passaient à proximité de leur village avec des forces impressionnantes.

Cependant, certains chefs poussèrent le dévouement à l'Etat jusqu'à livrer des ex-mutins qui avaient réussi à regagner leur village et y avaient repris les travaux des champs, se considérant comme démobilisés. Ce précieux cadeau permit à Doorme d'extorquer à ces prisonniers des renseignements plus frais sur la situation des Baoni. Dans certains cas, il s'agissait donc, non d'étrangers, mais de gens originaires du village même du chef qui les livrait.

Ces chefs auraient parfaitement pu se dispenser de ce geste : les documents coloniaux, de Léopold II à 1960, regorgent de réminiscences des responsables du maintien de l'ordre, concernant le fait qu'un homme recherché qui parvient à regagner son village devient presque introuvable, tout le monde s'entendant pour le dissimuler aux autorités coloniales. Si l'on pouvait semblablement jouer au honnête-homme avec elles à des époques où le quadrillage et l'encadrement des populations étaient bien plus serrés et où l'autorité pouvait se consacrer entièrement à ses tâches de police, que dire de ce qu'on pouvait accomplir en 1897 ? Rien n'eût été plus simple que d'inviter les « suspects » à disparaître dans la brousse pour quelques semaines avant d'accueillir Doorme en grande pompe, le front serain et la bouche en cœur.

On est une fois de plus contraint de constater que les autorités coloniales, même *arabisées* ont le plus souvent penché du côté de Léopold II, spontanément et non sous la contrainte.

« C'est à proximité de la chefferie de Mloza, à Piani Kikunda (4), emphatiquement jugé facile à défendre, que Doorme établit le dispositif qui

devait servir de base aux opérations de la F.P. : trois camps, reliés par des routes permettant de se porter facilement d'un point à un autre en cas d'attaque.

L'installation de ces camps et les reconnaissances pour situer les Baoni prirent environ un mois. Espions et éclaireurs rapportèrent que les revêches occupaient de fortes positions à Boko, dans la vallée de l'Oso (5), à trois jours de Piani Kikunda. Il s'agissait des six cents hommes de Sakhoko, donc de troupes encore intactes depuis Ndifiri et comprenant une proportion importante de militaires, souvent originaires des régions sous influence Luba. Ils étaient solidement installés dans le village, protégés de plus par la rivière.

L'F.P. avait compte bénéficier de l'expérience de l'ombour, qui avait participé à la répression de la révolte de Luthabourg. Celui-ci ne prit cependant presque aucune part active à la campagne — à l'exception de la bataille de Piani-Kikunda — la fièvre ne lui laissant guère de répit. Ses deux cents cinquante hommes, principalement des Ilkwangula, furent mis sous les ordres du Dr. Meyers et du lieutenant Melaerts. Leur colonne d'attaque devait être appuyée, à gauche et à droite par Adlerstrahle et De Coninck. Meyers fut devant Boko le 22 décembre. Le plan de la F.P. pour la prise de Boko ressemblait comme un frère à celui qui avait si bien réussi à Henry sur la Haute-Lindi : il s'agissait de tenter une attaque-surprise le 23 décembre au petit matin. Les résultats furent cependant fort différents. Il se peut que Meyers se soit fait des illusions en croyant être arrivé près de Boko sans être remarqué. D'autant plus que la F.P. évoque la présence de « batteurs de tambour bakusu qui suivaient la colonne depuis Nyangwe » (6) et renseignaient les Baoni. Il serait étonnant qu'ils n'aient pas signalé le départ de forces aussi importantes !

De son côté, Sakhoko peut avoir fait l'âne pour avoir du son, et fait celui qui n'a rien vu, pour laisser Meyers se lancer dans son « attaque surprise » tout en l'attendant de pied ferme.

D'autre part, la proportion de militaires entraînés était sans doute plus forte chez Sakhoko que dans le camp de Kandolo sur la Lindi, et le camp de Boko n'était pas non plus aussi encombré de bétail, de femmes et de non-combattants. A l'aube du 23 décembre, donc, Meyers, Melaerts et leurs deux cents cinquante soldats franchissent le gué et montent à l'assaut. Ils sont chaudement accueillis. L'attaque fut admirablement menée par le docteur Meyers, rapporte Doorme (7). Les premières maisons furent enlevées à la battonnette, malheureusement l'ennemi revint de sa surprise défendait le terrain avec un acharnement dont on ne l'aurait pas cru capable. Le lieutenant Melaerts tombe mortellement frappé (8) et est mis à l'abri par le docteur, en même temps les

quatre clairons et les plus braves Ikwangula sont renversés. La résistance est désespérée, toutes les maisons du village sont en prise (9); autant de maisons, autant de bombas à enlever. Il y a de quoi se demander si la surprise prévue par Meyers et dont Doorme fait état a jamais existé. Non seulement les Baoni ont aussitôt répliqué, mais il semble bien qu'ils aient pris le temps de viser soigneusement les officiers, les clairons et tout ce qui portait un signe distinctif. Ils étaient de plus organisés pour défendre le village maison par maison. Cependant, rien ne prouve que cette tactique ait été élaborée spécialement pour 'accueillir' Meyers, elle peut tout aussi bien être le résultat d'un plan général de défense en cas d'attaque. Après plus de deux heures de combat, Meyers avait eu vingt-et-un tués et quarante-trois blessés mis hors de combat. Il se trouvait de plus seul pour remplir à la fois les rôles de chef de colonne et de médecin. Cependant, si les Baoni jouissaient des avantages de leur position et de la supériorité numérique, ils ne disposaient par contre pas de réserves, étant tous concentrés à l'intérieur de Boko. L'arrivée, sur leur gauche, des troupes fraîches d'Adlersträhle les fit plier et l'arrivée des renforts redonna du poil de la bête aux hommes de Meyers. Ce n'est cependant pas là que les Baoni subirent leurs pertes les plus graves. Ils firent retraite le long de l'Oso, en bon ordre et en tirillant. Malheureusement cette route, apparemment libre, était sous le feu du peloton de De Coninck, dont les salves tombaient cette fois sur eux en terrain découvert. La plus grande partie des cent cinquante tués que les Baoni eurent pendant cette bataille — dont Salihoko lui-même — sont à inscrire au tableau de cette troisième colonne. Se voyant la retraite coupée, conclut Doorme (10), les révoltés se dispersèrent de tous les côtés et se réfugièrent dans les montagnes où ils furent poursuivis une partie de la journée...

La poursuite ne fut guère énergique, les soldats étant fatigués et les munitions presque épuisées. On a d'ailleurs pu constater à maintes reprises que la F. P. n'était guère efficace dans la poursuite de ses adversaires dès que ceux-ci prenaient le parti de se disperser dans la brousse. Utiliser à ce sujet, comme le fait la F. P., le terme de 'débandade' (11) est en partie inexact: les hommes de Salihoko rejoignirent le groupe de Baoni le plus proche (celui de Kandolo) et prirent part aux batailles suivantes. Voyant la retraite en bon ordre tourner à la catastrophe, ils ont préféré prendre le maquis pour lequel la F. P. n'était pas conçue, mi entraînée. C'est, dès 1897, une situation classique des guerres coloniales, que l'on ne manquera pas de retrouver par la suite.

Le relevé du butin de la F. P. montre que cette dispersion s'est opérée sans panique: alors que cent cinquante Baoni avaient été tués, on ne mit la main que sur cinquante-six fusils Albin. La 'débandade' avait donc

laisse aux révoltés suffisamment de sang-froid pour ramasser les armes de ceux qui tombaient. Figurent également parmi les prises faites à Boko plusieurs exemplaires du fameux drapeau à bandes rouges et blanches, quinze mille cartouches (12) et de nombreux effets et équipements provenant de l'expédition du Nil (Salihoko était parmi les tous premiers révoltés).

Cette relative abondance de matériel montre à nouveau que la séparation entre Salihoko et Kandolo avait eu lieu avant la Lindi. Si la colonne de Salihoko s'était composée de survivants de cette bataille, elle aurait été bien plus démunie. Cela relative aussi quelque peu les appréciations des combats de la Lindi. On avait été, en effet, jusqu'à parler de reprise de tous les bagages de l'expédition du Nil (13). Meyers ne resta pas à Boko et se replia sur Piani Kikunda.

Si l'on considère qu'il avait été chargé de prendre Boko et qu'il a rempli sa mission, cette bataille fut une victoire de la F. P. Mais si l'on définit la victoire comme la destruction du potentiel offensif de l'ennemi, on est loin du compte. Il ne put même être question de garder le village conquis: les vivres et les munitions faisaient défaut et diviser les forces disponibles entre deux camps aurait équivalu à mettre en place deux garnisons dérisoires condamnées à périr au premier assaut sérieux. Les pertes importantes subies par les soldats de Meyers donnent même à cette victoire des relents de 'victoire à la Pyrrhus'. Le succès relatif de la F. P. réside surtout dans le nombre des morts, plus important chez les Baoni que chez les réguliers, et dans la prise de munitions que les révoltés pouvaient difficilement se procurer. C'est avantage-là ne devait cependant jouer qu'à long terme: ce n'est que vers l'extrême fin de la révolte que les Baoni ont eu de vraiment gros problèmes de munitions. Dans l'ensemble, Boko laisse donc plutôt l'impression d'une opération blanche que celle d'une victoire.

Meyers rejoignit Piani Kikunda le 5 janvier 1898. Le fait même qu'il lui ait fallu une dizaine de jours pour accomplir un trajet généralement décrit comme représentant trois jours de marche témoigne de l'état dans lequel se trouvaient les troupes 'victorieuses'. La colonne Doorme ne pouvait plus aligner que quatre cents soldats valides, soit à peu près la moitié de son effectif initial, moins à cause des pertes au combat qu'à cause du grand nombre de victimes que faisaient la maladie et les privations.

Doorme essaya d'obtenir des renforts, demande à laquelle Dhanis était hors d'état de répondre. Il lui fallait satisfaire en priorité les demandes de Debergh relatives à la région d'Uvira où pratiquement plus rien ne s'opposait à Changuvu et faire face aux exigences de Léopold II

quant à l'envoi de la colonne Henry sur le Nil. Les renforts demandés seraient sans aucun doute arrivés trop tard pour prendre part au combat. Le 5 janvier, Doorme aversissait Dhams: 'Kandolo est parvenu à rallier les fuyards de Saliboko et s'avance sur nous, j'estime que les forces de l'ennemi peuvent être évaluées à un bon millier de fusils, nous pouvons être attaqués demain ou après-demain...' (14).

Les Baoni se montrèrent plus circonspects: l'attaque que Doorme attendait pour le 6 ou le 7 ne se produisit que le 10 janvier 1898.

Si la F.P. était relativement bien renseignée sur les effectifs et les intentions de Kandolo, la réciproque est également vraie: les Baoni recevaient, au moyen du tambour, des renseignements de leurs sympathisants (15).

Si Kandolo disposait de la supériorité numérique, il avait par contre à attaquer une position très solide. Voici la description que Doorme fit par après de son dispositif à son commandant en chef (16): 'Nous dominions de cent mètres environ la route par laquelle les rebelles devaient déboucher. Le centre occupé par le détachement du docteur Meyers (cent quarante hommes) et de l'adjutant De Coninck (cinquante-cinq hommes) commandait un champ de tir de plus de cinquante mètres; une multitude d'obstacles rendait la moitié presque impraticable. La droite (détachement du lieutenant Tombeur, quatre-vingt-dix hommes) défendait l'accès d'une grande montagne qui dominait notre position; la gauche (lieutenant Adlerstråhle avec cent et dix hommes) avait pris position sur une colline à laquelle aboutissait un chemin indigène qu'auraient pu prendre les révoltés'.

Les Baoni attaquèrent le 10 à sept heures du matin et la F.P. eut à subir des assauts continus jusqu'à onze heures. Elle ne subit pas de pertes trop sévères mais vit ses munitions diminuer de façon inquiétante. Tombeur, voyant la fin de ses réserves et n'ayant aucune chance de tenir ses positions à l'arme blanche dut se replier sur le centre, ce qui fournit aux Baoni une position surélevée, d'où ils pouvaient diriger leur feu sur les soldats de Meyers. De Coninck et Adlerstråhle, Craignant de tomber à court de cartouches et ne disposant d'aucune réserve, la F.P. n'avait d'autre issue que la retraite. Pendant que le gros des troupes décrochait, Adlerstråhle et cent hommes réussirent la difficile mission de les couvrir pendant une heure et demie, avant de décrocher eux aussi. Dans son rapport, Doorme raconte (17): 'Nous avons eu affaire à un ennemi résolu, d'un courage admirable et se battant avec l'énergie du désespoir. Pendant ces cinq heures de combat où nous étions un contre trois, les Blancs ont fait preuve d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge; je signale particulièrement la belle conduite du lieutenant Adlerstråhle qui par son énergie nous a permis d'opérer en bon

ordre notre retraite. Malgré toutes leurs fatigues et leurs misères, la plupart des soldats se sont également très bien conduits et si je ne puis vous envoyer la nouvelle d'un succès complet, c'est à cause du manque de munitions'. Certes, la victoire des Baoni à Prani Kikunda n'était pas plus décisive que celle de la F.P. à Boko. Celle-ci n'abandonna l'ennemi ni blessés, ni armes, ni munitions (et pour cause!). Et les cinq heures d'assauts en terrain découvert ont dû occasionner des pertes importantes aux rebelles, alors que la F.P. ne perdit que trente hommes.

Il reste que Doorme dut abandonner non seulement sa position, mais aussi tout espoir de reprendre l'offensive et que tous ses plans tendirent désormais à regagner le Luabala par le plus court chemin, ce qui il réussit difficilement à faire dans des conditions extrêmement difficiles. Il ne reprit finalement pas un pouce de terrain aux Baoni, puisqu'il ne put conserver ni Boko, ni Prani Kikunda, ni même Kawaraware qu'il avait occupé sans combat. Il dut abandonner une forte position en bataille rangée et ses troupes n'avaient plus aucun potentiel offensif, ce qui est la définition même de la défaite. Le vainqueur, dans cette campagne, fut incontestablement Kandolo. Il fut certes puissamment aidé par le manque d'effectifs et de moyens de la F.P., par la nature qui tua au moins autant de soldats que les balles... et par les exigences de Leopold II qui détourna des troupes au profit de son rêve pharaonique.

L'état de la colonne Doorme, faisant retraite vers le fleuve par Mloza, Kawaraware, Niembo et Kilengetenge, tel qu'il est décrit par ceux qui y participèrent, a des côtés 'Napoléon en Russie'... à la température près. En abandonnant, le 15 janvier, la position de Kawaraware, Doorme écrivait à Dhams (18): 'J'oserais vous prier de nous faire envoyer le plus vite possible des vivres, médical-confort, et des effets (botlines surtout, chemises, etc...) sans cela je ne sais comment je ferai pour mener mes agents (19) jusqu'au fleuve; nous sommes dans une misère des plus noires et nos estomacs détraqués refusent la maigre pitance sans sel, sans épices, que nous pouvons nous offrir...'.

En fait de personnel blanc, je n'ai en réalité que le Dr. Meyers et le lieutenant Adlerstråhle, le lieutenant Tombeur est toujours faible. Vermeulen et Elhard sont fortement hypothéqués, l'adjutant De Coninck a la dysenterie... Blancs et Noirs sont en loques' (Elhard et De Coninck moururent en chemin).

Écrivant aussi à Dhams, Meyers ajoute (20): 'Vous savez aussi bien que moi ce que c'est que de voyager sans rien; si ce n'est pas très confortable, c'est au moins expéditif; malgré ce dernier avantage, j'avouerais franchement que je préférerais être un peu mieux fourni. Excès de simplicité nuit!... Quant à nos hommes, nous avons peut-être en tout cent soldats dignes de ce nom...'.

La plus grande difficulté après le combat a été de ramener les blessés par cette affreuse route : montagnes, précipices, marais, rivières, pluies continuelles. C'est fut terrible réellement et c'est en frémissant que J'y songe. Heureusement tout a réussi. Je tiens à rendre hommage au dévouement du commandant qui s'est multiplié auprès des blessés et a fait des prodiges pour les encourager...

« Nous sommes presque tous nu-pieds, l'épouvantable route que nous avons faite nous a rendu pauvres comme Job ; quant à la nourriture, plus rien, nous mangeons comme les soldats ».

L'abandon de Kawaraware, deux mois après son occupation, représentait en lui-même un échec pour la F.P., qui considérait cette localité comme stratégique, parce qu'elle se situait au point de rencontre de plusieurs pistes menant vers le Luataba et qu'elle demeurerait persuadée que les Baoni atteignant ses rives, c'était la révolte générale de la 'zone arabe'.

Afin de ne pas laisser ouvertes les portes menant au fleuve, et pour couvrir la retraite de la colonne contre une éventuelle poursuite des Baoni, Meyers, Adlerstråhle et les plus ingambes des soldats restèrent à Kitengetenge, position relativement facile à défendre parce que couverte par la rivière Lugulu, cependant que Doorme ramenait le gros de ses troupes à Lokandu, auprès de Dhanis. A ce propos, il écrivit à son chef (22) : 'Ces deux officiers, après toutes les misères d'une route épouvantable, deux combats sanglants où ils ont joué le rôle le plus brillant, à deux mois d'un centre occupé, après une retraite longue et difficile où ils ont fait preuve d'un sang-froid et d'une énergie admirables, dénués de tout, ont demandé comme une faveur de pouvoir rester sur la brèche, face à l'ennemi. J'ai en ces deux agents la plus entière confiance; tout ce qui peut se faire pour arrêter l'ennemi sera fait'.

En fait, il n'y eut pas à défendre Kitengetenge, car Kandolo ne chercha pas à rejoindre le fleuve, mais descendit vers le sud-est. Peut-être la F.P. a-t-elle cédé à son obsession de la 'zone arabe' et attribué aux Baoni des plans que ceux-ci n'avaient pas. D'autre part, Kandolo peut avoir estimé qu'envoyer des hommes sur l'effroyable route' décrite par Meyers pour talonner des troupes de toutes façons hors d'état de nuire était inutile, et qu'il était préférable de concentrer son attention sur les troupes du Tanganyika et sur celles qui couvraient Nyangwe. Dans ce but, il était logique de se rapprocher de Changuvu. Le fait que l'appartition suivante – et ultime – de Kandolo ait eu lieu à Gweshu, sur la route qui va du lac au Maniema vient à l'appui de cette hypothèse.

L'hypothèse d'une intervention des troupes de Nyangwe fut d'ailleurs envisagée aussi du côté des européens. Relatant sa correspondance avec Debergh, Joubert notait, toujours le 8 mars 1898 : '200 hommes, sous les

ordres de Mr. Gloria se sont portés au secours de Doorme' (22). Une manœuvre 'en tenaille', avec Doorme au Nord et divers détachements de Nyangwe et du Tanganyika au Sud avait été envisagée. Doorme élimine, il était logique que les Baoni concentrent leur attention sur la deuxième mâchoire de la tenaille.

La défaite de Dubois et l'abandon d'Uvira par Tielemans amena cependant ces troupes à opérer contre Changuvu et non contre Kandolo. Meyers et Adlerstråhle regagnèrent donc eux aussi Lokandu. Doorme adressa à Lothaire une description de leur arrivée qui est restée un 'classique' de la prose coloniale (23) : 'Le défilé de cette troupe de soldats, tous à peu près nus, mais marchant fièrement sous les ordres de deux Blancs en loques, les pieds enveloppés dans des ceorces d'arbre en guise de chaussures, a produit une impression profonde'.

En lisant l'histoire de l'épouvantable route' parcourue par la colonne Doorme, on ne peut manquer d'être frappé par les conditions extrêmement dures dans lesquelles ces soldats ont dû faire campagne. Plus de la moitié des soldats n'en revinrent pas, et trois Blancs sur huit connurent le même sort. Ces pertes furent certes dues aux combats, mais surtout à la maladie, à l'épuisement, aux privations, aux difficultés du chemin en pleine saison des pluies... Bref, les conditions étaient aussi dures que lors de la progression de l'expédition Dhanis, sinon pires. Et pourtant nulle trace de révolte... alors que nous savons, entr'autres par Joubert qu'il y en eut à la même époque parmi des troupes cantonnées qui, si on compare leur sort à celui des hommes de Doorme et Meyers, n'étaient pas loin de jouir d'un régime 'trois étoiles'.

Le fait que Doorme ait eu sous ses ordres beaucoup de ressortissants de l'Équateur, traditionnellement fidèles à l'EIC et peu tentés par la dissidence parce qu'ils se sentaient en pays étranger à pu jouer un rôle. Mais il a surtout eu la sagesse de laisser au vestiaire des accessoires tels que chaînes, foudets et pelotons d'exécution. Les circonstances ont de plus amené les Blancs à renoncer à leurs privilèges en matière de confort et de ravitaillement. Bref, comme l'a dit Lejeune, les soldats de Doorme ont été traités 'en hommes, non en esclaves'...

A contrario, cette absence de révolte jette une lueur sinistre – une de plus – sur les causes de la révolte de Ndrihi.

- 1) Effectif comprenant trois cents *amirons* avant l'attaque contre les revêltes de Lulubourg, commandés par Fombheur et neuf cent cinquante recrues, avec les lieutenants, Adferstråble (suédois) et Melcherts, l'adjutant De Comneck et les sergents Vermeulen et Ehard.
- 2) pages 147 et 148.
- 3) Lejeune, op. cit., page 149. Le village est situé dans la vallée de la Lawa.
- 4) Ce n'est pas à proprement parler une dénomination de lieu, mais la dénomination d'un chef, étendue, comme il est fréquent, à son village. La dénomination appliquée aux chefs récemment installés et pourrait se traduire par *successeur*.
- 5) entre les rivières Loa (Lowa) et Oso, à l'Ouest du 28e méridien Est de Greenwich.
- 6) F. P., op. cit., page 158, op. cit.
- 7) Rapport de Doorme à Dhanis, in Lejeune, op. cit., page 150. Rappellons cependant que Doorme n'assistait pas au combat.
- 8) La version de Doorme, ainsi que celle de Lejeune: "Blesse mortellement à Bokko, son dernier cri du cœur s'exhalait dans son dernier soupir: *Maman!*" (op. cit., page 172) contredisant celle de la F. P. (page 423) d'après laquelle Melcherts fut *fontroyé*. Le fait de tenter de soigner Melcherts est peut-être cause du fait que Meyers échappa aux *incursus d'élite!*
- 9) en argile séchée à cru sur une armature en bois. Pour être solide, résister à l'humidité et offrir une isolation thermique convenable, ces murs doivent être très épais, de sorte qu'une balle de l'époque ne pouvait les traverser.
- 10) rapport de Doorme, in Lejeune, op. cit., p. 151.
- 11) F. P., op. cit., page 423.
- 12) Joubert, qui dit recevoir des renseignements fournis par Debergh (Miro), donne des renseignements légèrement différents: 51 fusils, 15.000 cartouches, 20.000 cap-sules et des objets ayant appartenu à des Blancs (op. cit., 1898/5). Les renseignements de Joubert, qui ne lui sont parvenus que le 8 mars 1898, ne devaient pas être d'une clarté limpide: il place la bataille de Piani Kikunda le lendemain de celle de Bokko, alors qu'elle n'eut lieu que le 10 janvier et que le trajet à lui seul avait pris trois jours.
- 13) affirmation qui figure, non seulement dans des documents de l'époque, mais aussi dans F. P., op. cit., page 418, ce qui est moins explicable.
- 14) in Lejeune, op. cit., page 151.
- 15) F. P., op. cit., page 424.
- 16) Rapport du commandant Doorme, cité par Muller, La Revue Congolaise Illustrée, janvier 1948, page 12.
- 17) ibidem.
- 18) in Lejeune, op. cit., page 152.
- 19) personnel européen.
- 20) Lejeune, op. cit., pp 151-153; Cornet, op. cit., p. 250.
- 21) Muller, op. cit., p. 12.
- 22) Joubert, op. cit., 1898/5.
- 23) Meyers, le Prix d'un Empire, page 175.

XXXIX. Simorane et la grande illusion du Commandant Long

D'un point de vue strictement militaire, l'engagement de Simorane ne fut qu'un incident mineur parmi les nombreuses opérations répressives entreprises contre la révolte. Il ne se distingue ni par la violence ou la durée des combats, ni par l'importance stratégique de son enjeu, ni par le chiffre des pertes, que ce soit chez les Baoni ou dans les rangs de la F. P.

Sa seule importance vient de ce qu'à cette occasion le camp des *optimistes*, pour qui la révolte était pratiquement réprimée et n'était plus, en tous cas, dangereuse, gagna un chaud partisan en la personne du commandant Long, qui eut à exercer par après des fonctions très importantes.

Voici en quelles circonstances. Le 3 décembre 1897, le lieutenant Van de Moere, chef du camp d'instruction de Kasongo quitta cette dernière localité avec cinq européens et quatre cents soldats. A Kabambare, cette colonne fut renforcée par cent cinquante hommes commandés par le commandant Langhans, et Long, chef de zone, prit le commandement de l'expédition. On prévoyait initialement que ces hommes marcheraient sur Baraka, où ils seraient rejoints par des troupes que Debergh amènerait de Miro, pour se diriger ensuite vers l'ouest, afin d'aller appuyer Doorme. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, les revers subis par la F. P. au nord du lac Tanganyika amenèrent Dhanis à revoir ces plans, envoyant Debergh ré-occuper Uvira cependant que Long devait rechercher le combat avec les hommes de Changuu.

Parti de Kabambare le 14 décembre 1897, Long arriva le 2 janvier 1898 à la chefferie de Simorane, à l'extrémité sud du golfe de Burton, avec l'intention de marcher sur Baraka. Dans la nuit du 2 au 3 janvier, il y eut une fusillade assez intense entre les Baoni qui tentaient une attaque surprise, et les soldats de la F. P. qui, se gardant bien, ne furent pas surpris. Langhans fut tué. Pendant trois quarts d'heure, un combat confus se déroula dans le noir. Les révoltés, qui avaient perdu soixante fusils (1) se replièrent vers Baraka. Une tentative de poursuite, commencée à l'aube du 3 janvier, resta comme à l'accoutumée sans résultats.

Comme on le voit, ce n'était pas Austertitz, ni même la Linié. Mais Long devait en déduire que les révoltes n'étaient plus à craindre, qu'on avait beaucoup exagéré le danger qu'ils représentaient, et reprendre cette opinion autour de lui. Le principal partisan de cette thèse était justement-la Henry qui estimait encore, en janvier 1898 (2) : « A mon humble avis, ce qui reste des révoltes ne peut être sérieux et une grande partie de ce reste passera la frontière. C'est là une chose ennuyeuse, mais à peu près indispensable, je pense ».

Les notes de Joubert témoignent des divergences d'opinion qui existaient, à ce sujet, entre les européens :

27 janvier, jeudi. Le Père Schmitz communique une lettre de Delfense (3). Dans la nuit du 2 au 3 janvier, Long, qui se préparait à attaquer les révoltes le lendemain à Baraka, s'est vu attaquer par eux. Un commandant, Langsam (?) (sic) a été tué dans son lit. Long a eu vingt tués et soixante blessés. Un agent de l'intendance a dû partir lundi de Mowa pour aller à Mofiro remplacer Van Biervliet.

Le commandant du camp de Kasongo (4) doit mener à Mpala les blessés (5).

Monseigneur (6) envoie Joseph à Mpala pour aider à soigner les blessés.

29 janvier, samedi. Au matin, un bateau amène de Mpala Monsieur Helberts (7) qui me dit avoir laissé en route le lieutenant Vande Moore. Celui-ci a laissé les blessés à Mowa et vient demander que (Les médecins ?) (8) aillent là-bas. Van de Moore arrivait une heure plus tard. Il faisait partie de la colonne Long et se trouvait à l'affaire de Baraka. Les révoltés ont attaqué la nuit et se sont battus pendant une heure avec acharnement. Les soldats de Long ont brûlé 20.000 cartouches (9). D'après Van de Moore, les révoltés ne sont plus à craindre, vu qu'ils ont dû perdre beaucoup de monde et épuisé (sic) leurs munitions. On ne les a pas retrouvés dans les montagnes où on les a poursuivis.

Long doit être rentré déjà à Kabambaré. Deberghe a rétabli le poste de l'Uyira et doit aller réinstaller celui du Kivu.

Ces messieurs montent à Kirungu.

15 février, mardi. Deberghe est rentré à Mowa, laissant Chargeois à l'Uyira. Il dit que les révoltés restent un danger. Je le crois. (10)

Les opinions les plus optimistes quant aux révoltés *qu'ine présentaient plus aucun danger* venaient évidemment du côté de l'IEC, et singulièrement chez Léopold II, des oreilles toutes prêtes à se tendre vers une aussi douce musique. Et il n'est pas interdit de penser que Long ait mis quelque complaisance, quand il rédigea son rapport, à leur interpréter leur air favori. La disgrâce de Dhamis était de nature à inspirer certaines ambitions. Quelque temps plus tard, Long occupa par intérim la place

de Dhamis... et changea fort opportunément d'avis à ce moment-là...

Léopold II était d'autant moins disposé à prêter l'oreille à qui tentait de lui expliquer que la situation demeurait sérieuse, que dans les colonies voisines du Congo, et malgré une situation générale plutôt trouble en Afrique centrale, on pouvait observer des mouvements inquiétants.

Les Anglais, pourtant engagés au Soudan et confrontés à des troubles en Ouganda et au Nyassa, semblaient disposés à se mêler des affaires de l'IEC. L'exemple :

15 février... les allemands disent qu'à l'Ouganda, il y a eu aussi une révolte d'un millier de soldats soudanais. Dix anglais auraient été tués.

23 février. Les anglais ont eu deux de leurs tués vers le Nyassa.

8 mars. Je reçois une lettre de Mgr. Dupont (11). Il me dit que les anglais ont envie d'entrer dans l'Upemba (12) avec des fusils. Il arrive trente ou quarante gendarmes anglais à cheval (13).

Pour Léopold II cette dernière nouvelle devait se lire en clair : « Ceci Rhodes veut entrer au Katanga ! »

Les Allemands réagissaient également et Joubert note le 24 mars que « Le commandant allemand d'Ujiji est parti pour le Ruanda, où l'on dit qu'il y aurait une bande de congolais révoltés » (14). L'Allemagne, au cas où elle aurait remporté des succès militaires, les aurait invoqués à l'appui de ses prétentions territoriales. Il a sans doute surtout craint la *contingence* de la révolte (on ne peut guère considérer le Rwanda et le Burundi comme effectivement contrôlés par l'AOA qu'à partir de 1904 environ). Les troupes de l'AOA étaient si peu nombreuses que la F.P. alla jusqu'à leur *prêter* des soldats pour renforcer la garnison d'Usumbura ! Il semble donc bien que sur le terrain on ait collaboré assez harmonieusement. Mais comment Berlin aurait-il réagi en cas de succès significatif de ses troupes ?

Or, dans ses difficiles marchandages avec les autres puissances coloniales à propos du Nil, Léopold II avait pour principal atout dans son jeu la nécessité pour les Anglais de demander la concession d'une bande de terre dans la région des Grands Lacs pour le fameux projet de chemin de fer *du Cap au Caire* (15). Le moment était donc extrêmement mal choisi pour des contestations frontalières dans la région ! (16)

Dans ce contexte, le Roi-Souverain avait un besoin urgent de bonnes nouvelles et les thèses de Long ne pouvaient que lui paraître particulièrement sympathiques. Elles peuvent l'avoir contorté dans l'intention de soustraire des troupes au profit du Nil et dans l'opinion qu'il était inutile de fournir des moyens supplémentaires à la F.P.

Long ne conserva pas Baraka, qui fut ré-occupé par les Baoni après son départ, donc aux alentours du 25 janvier. Le bruit courait à ce moment-là que les Baoni étaient en train de s'entretenir, surtout à cause

de conflits entre Bantu et Bwari, et de s'aliéner les populations locales en les pillant et en enlevant des femmes qu'ils vendaient en AOA. Il se peut que la situation que nous avons rencontrée après Lutubourg se soit reproduite : les révoltés ne pouvaient se ravitailler qu'auprès de contrebandiers qui exigeaient d'être payés en esclaves.

Il faut cependant remarquer que la mention de ces disputes intestines et de ces exactions ne figure que chez Lejeune-Croquet, et semble par la suite avoir *passé à la trappe* chez les auteurs plus ou moins *officiels* (Lejeune, F.P., etc...). On n'en trouve pas mention dans les traditions indigènes connues. Mais ceci peut être dû à un embellissement du rôle des Baoni, ou au fait que les Bwari, qui étaient aux premières loges, n'existent pratiquement plus en tant que tribu, ce qui rend très précaire la conservation de leurs souvenirs.

Fait peut-être plus significatif, on n'y fait pas non plus allusion dans les sources missionnaires, alors que c'est entre autres près des Missions que se réfugiaient les populations déracinées lorsque, par exemple, leur village avait été détruit par un raid de pillards.

S'il convient donc d'être prudent, on ne peut toutefois exclure que des disputes ou des exactions de ce genre aient bien eu lieu, d'autant plus que nous ne savons pas jusqu'à quel point Changuvu avait ses troupes parfaitement en main. Enervement, peurs, nouvelles, rares et lentes aidaient à faire circuler (et accroître) les rumeurs les plus fantaisistes :

'4 avril, lundi. On dit qu'on se bat au Massanze et à l'Uvira avec les révoltés. Le bruit court qu'un Blanc aurait été tué' (17). Or, la F.P. n'a enregistré aucune perte d'Européen au combat entre le 3 janvier (mort de Lenghans à Simorane) et le 18 avril 1898 (mort de Debergh à Ngabo) (18)!

'26 juin, dimanche. Des Wabemba venus hier du côté de Moliro racontent que Si Kapole aurait été attaqué par des gens de Kabunda, joints à des ruga-ruga. Ils auraient capturé beaucoup de monde et Si Kapole se serait réfugié à Moliro (19).

'2 juillet, samedi. Un courrier de Moliro pour Mowa avec une lettre de Helacets qui me demande des renseignements sur les affaires du Nord. Il n'y a rien de vrai dans les racontars au sujet de Si Kapole' (20).

NOTES

- 1) Lejeune-Croquet, op. cit., page 159 précise *boys et indigènes compars*. C'est une des rares occasions où l'on dispose de ce genre de précision.
- 2) J'entre cite par Lejeune, op. cit., page 152.
- 3) Également, sous les ordres de Debergh (garnison de Mwa).
- 4) Lieutenant Van de Moere; lui-même malade, il ne prit plus part aux opérations (Lejeune, op. cit., page 154).
- 5) Soit environ 300 km depuis le champ de bataille!
- 6) Roelens.
- 7) en poste à Moliro.
- 8) conjecture. Le texte est difficilement lisible.
- 9) soit un tue pour 333 cartouches, voir chapitre II.
- 10) Joubert, op. cit., 1898, 3 et 4.
- 11) Père Blanc, en poste en Rhodésie britannique (Zambie actuelle).
- 12) L'opération était donc motivée, selon toute vraisemblance, par la présence des Baoni de Lutubourg et la guerre civile Iaba.
- 13) Joubert, op. cit., 1898, 5-6.
- 14) idem, 1898, 7.
- 15) Nous ne pouvons entrer, dans le présent ouvrage, dans le détail de ces tractations. On consultera avec profit à ce sujet Barbara Emerson : *Leopold II, le Royaume et l'Empire* (Duculot).
- 16) Sans en faire une preuve absolue, on ne peut que trouver significatif le fait que des la fin du Congo-Équatorial en 1908, et l'abandon corrélatif des rêves d'expansion vers le Nil, on put régler en deux ans le problème de la frontière avec l'AOA. On n'avait plus besoin d'une monnaie d'échange avec l'Angleterre.
- 17) Joubert, op. cit., 1898, 7.
- 18) F.P., op. cit., page 528, Annexe 22 : l'expédition Dhamis, tableau des pertes.
- 19) Joubert, op. cit., 1898, 12.
- 20) idem, 1898, 13.

XXX. La colonne Debergh

Le commandant Debergh disposait à Mtowa de deux cent cinquante hommes; il était assisté de deux officiers, Chargeois et Delfense, et de trois sous-officiers: Andries, Harinck et Mohonval. Sa mission était de se rendre à Uvira par le lac et re-occuper ce poste, abandonné par la F. P. peu après la défaite de Dubois. Les Baoni s'étant retirés, cette ré-occupation eut lieu sans combat le 27 décembre 1897. Il semble bien que, constatant que la F. P. ne disposait pas des moyens qui lui auraient permis de conserver ses conquêtes, les révoltés aient pris le parti de lui abandonner les positions qu'elle convoitait, quitte à y revenir quand la F. P. serait contrainte de les abandonner.

Apprenant qu'après le combat de Simorane, les Baoni s'étaient retirés vers Baraka, Debergh voulut aller les y attaquer; les deux lieutenants partirent en avant-garde avec deux pelotons de septante-cinq hommes. Debergh et Mohonval restant en réserve avec cent soldats. Il était pratiquement exclu d'espérer surprendre les Baoni: le terrain très accidenté de cette région ne laissait qu'une route possible: suivre la plage. Celle-ci franchie, le terrain s'éleva brutalement en collines abruptes et boisées, d'où l'on peut voir fort loin sans être vu.

Chargeois et Delfense furent *accrochés* le 23 mars 1898. On se battit pendant plusieurs heures et la F. P. fut contrainte de se replier sur le gros, à Kaboge. Après une heure de combat contre les troupes de Debergh, les Baoni battirent en retraite, ignorant apparemment que la F. P. était sur le point de se trouver à court de munitions! La F. P., qui avait perdu cinq morts et vingt-sept blessés, dont Chargeois, se replia sur Uvira. Les Baoni avaient eu vingt-cinq morts et une cinquantaine de blessés graves. La F. P. atteste qu'ils avaient organisé un système de ramassage des armes et des blessés, trait que l'on retrouvera par la suite dans toutes les opérations impliquant les troupes de Changvu.

Bien que restée maîtresse du champ de bataille de Kaboge, la F. P. n'était pas dans une position très enviable: elle avait dû se replier sur une seule localité, à l'extrême Nord du Tanganyika et n'avait de liaison sûre que par eau avec Mtoa ou... l'AOA. Changvu était entre Debergh et Mtoa. Ne devait-on pas s'attendre à ce qu'il marche sur Mtoa (1)?

Debergh était donc contraint de reprendre l'offensive, ce qu'il fit après un aller-retour Uvira-Mboa. Il quitta Uvira le 15 mai et campa le 16 à Makangala, vingt kilomètres plus au sud. Le 13 mai, Joubert nota (2) : 'Debergh est reparti pour le nord avec Tielemans. La veille de son départ on a mis à la chaîne les Makangala qui avaient complote, dit-on, de tuer dans la nuit tous les Blancs et de partir pour le Manycema'.

On voit que le moral des troupes n'avait rien d'exceptionnellement bon, et que les risques de nouvelles révoltes n'étaient pas à exclure.

Debergh passa la journée du 17 à tendre une embuscade, dans laquelle Changvu ne vint pas se jeter... Il fallut donc aller l'attaquer à Ngabo, où les Baoni occupaient deux agglomérations, distantes entre elles de quelques centaines de mètres. Tielemans devait commander la première vague d'assaut, que Debergh suivrait avec la réserve. Parvenu à un kilomètre du camp ennemi, Tielemans se mit à progresser à cinq heures du matin. A huit cents mètres de l'objectif, deux soldats ouvrirent le feu, dominant ainsi l'alerte aux Baoni. Officiellement, ces soldats ont *perdu la tête* et leurs nerfs les ont trahis. Mais on peut difficilement s'empêcher d'avoir à leur égard quelques soupçons... Contraints par conséquent à monter à l'assaut du camp nord à travers un large espace découvert, les hommes de Tielemans furent bientôt soumis à un tel déluge de mitraille qu'ils ne progressaient plus qu'en rampant. Tielemans, touché à la hanche, fut emporté par ses boys. Il n'y avait plus d'espoir d'attaquer séparément les deux camps, et Debergh se trouva bientôt bloqué lui aussi, devant le camp sud. Blessé au pied et abandonné même par son habituelle escorte de Sierra-Leonais, il se vit sur le point d'être capturé, et se fit sauter la cervelle. Ses exploits antérieurs, comme la mise à sac du village de Paramino, où nous l'avons vu à l'oeuvre, ne lui permettaient guère d'attendre un traitement amical de la part des révoltés.

Outre Debergh, la F.P. perdit dans cette affaire vingt-six tués et quatre blessés, dont la plupart moururent. Le rapport de Tielemans chiffre les pertes matérielles à quatorze fusils, mais pas de munitions.

Le capitaine dut se résigner à abandonner de nouveau Uvira, et se réfugier avec ses troupes en AOA. Soigné à Usumbura, il put repartir le 29 mai et rejoindre Mboa le 7 juin en compagnie de Chargeois. Il laissait vingt-cinq hommes de la F.P. à Usumbura pour renforcer les trente-cinq soudanais des troupes coloniales allemandes.

Toutes les tentatives pour reprendre le contrôle d'Uvira et de la région environnante avaient échoué. Sollicitant quelque peu les dates, les historiographes de la F.P. écrivent, après avoir relaté la défaite de Ngabo : 'beaucoup d'indigènes, devant ces succès, devinrent leurs alliés (des Baoni)' (3). Ne faudrait-il pas inverser la proposition et voir dans la

sympathie des habitants pour les Baoni une des causes de leur succès?

Nous avons insisté à diverses reprises, dans le courant de notre récit, sur la façon absolument exécrable dont fonctionnaient les communications dans l'HEC. Outre son intérêt à proprement parler stratégique, cette situation avait de lourdes conséquences sur le moral des Européens dont elle accroissait fort le sentiment d'isolement et d'abandon.

Pour illustrer cet état de choses, nous prendrons précisément comme exemple la façon dont la défaite de la F.P. à Ngabo fut connue dans les Marungu. Nous savons déjà que Joubert apprit le 13 mai le départ de Debergh et Tielemans pour le nord du lac. La bataille eut lieu le 18 mai. C'est le 31, au passage d'un bateau que le capitaine nota : 'Le pilote me dit tenir d'un Mgoma qui arrive de Mowa, que les troupes du commandant se seraient battues contre les révoltés et que Bwana Kitumbo aurait été blessé' (4). Il s'agit donc, deux semaines après les combats, de rumeurs circulant chez les indigènes, sans information claire quant au vainqueur.

Des précisions, sous forme de bruits courrant chez les Blancs, arrivent le 7 juin : 'Des gens revenus de Mowa ce matin disent tenir de Van Bier-vier que c'est le commandant Debergh qui aurait été tué. Ses troupes battues, auraient laissé cent hommes sur le champ de bataille' (5). Un capitaine (Tillemans) serait blessé aux deux cuisses et se trouverait de l'autre côté (6)' (7).

Les autorités, elles, se manifestent le 15 juin : 'Des gens de Kirungu apportent le courrier de Mowa'.

Wery annonce à Monseigneur la mort de Debergh et dit qu'il a pris le commandement, comme étant le plus ancien, en attendant l'arrivée du nouveau commandant (8).

Le Père Schmitz donne à Monseigneur les nouvelles qu'il a eues de l'Anglais revenant d'Ujiji. Tielemans est blessé de deux balles et pourra difficilement s'en tirer. Chargeois aussi a été blessé, mais légèrement. On attend d'Ujiji l'arrivée du successeur de Debergh (9). Il amène des soldats zanzibarites' (10).

Enfin, le 20 juin : 'Une lettre de Wery, Substitut du Procureur d'Etat à Mowa, me fait part de la mort du Commandant Debergh, tué à l'ennemi le 18 mai, dans une rencontre avec les soldats révoltés. Il dit qu'il n'a point eu de détails depuis qu'il a appris cette nouvelle. Dans l'affaire le Capitaine Tielemans a été grièvement blessé. Les indigènes disent que les troupes ont dû se retirer devant un ennemi supérieur en nombre, et le poste d'Uvira serait occupé par les révoltés' (11).

Joubert reçut enfin d'autres renseignements le 30 juin, cette fois en rencontrant personnellement un témoin oculaire : 'Chargeois arrive en

baicau, allant de Mlowa à Mpweto par Moliro. Il dit que Fielemans va mieux et a pris à Mlowa le commandement en attendant l'arrivée du nouveau commandant. Il dit qu'ils se sont battus près du poste de Rabenga, à deux heures au Sud. Ils ont eu 27 morts sans compter le commandant. À Eijji, les Allemands lui ont dit qu'à Eijganda la révolte est finie' (12).

On ne croitait pas, c'est le moins qu'on puisse dire, sous le nombre des informations, et tant leur rapidité que leur précision laissent beaucoup à désirer. Encore est-on ici dans une situation *excellente*, puisqu'entre Uvira, Mlowa, Mpala, Mrambi et Moliro on pouvait voyager par le lac! Il était d'autant plus vital de maintenir cette ligne de communications et de se tenir mutuellement informés de la situation, que la F.P. ne disposait plus, sur le Tanganyika, que d'un poste digne de ce nom: Mtoa. Joubert ne disposait que de quelques hommes et Moliro était à peine plus qu'un gîte d'étape sur le chemin de Mpweto et du lac Moero. La chute d'un quelconque de ces points aurait signifié la perte de l'accès au lac; aux communications passant par l'Afrique de l'Est, la fermeture des communications entre F.E.I.C. et le Katanga, toujours très imparfaitement contrôlé par l'Etat Indépendant, ou les révoltes de Lulubourg et leurs alliés représentaient toujours une menace latente. Les suppositions apocalyptiques sur les conséquences de la chute de Mtoa sont comme un leitmotiv des documents de cette époque.

Or, fait qui n'aurait pas manqué d'approfondir ces angoisses latentes, on fait précisément état à ce moment-là de nouveaux mouvements du côté du lac Kisale. Le 16 avril, le commandant Dupuis avertissait Dhanis que 'Les révoltes (de Lulubourg) ont passé le Luataba chez Ferhani; ils sont occupés à faire la guerre aux indigènes... Le reste de la bande se dirigeant vers le Katanga' (13). La *guerre* à laquelle Dupuis fait allusion doit désigner en fait des razzias de chasses aux esclaves, destinées à payer l'approvisionnement des Baoni auprès des traitants du Bibé. On pouvait faire d'une pierre deux coups et rester dans le jeu des alliances en dirigeant ces razzias de préférence sur des collectivités favorables à Kasongo Niembo et à l'E.I.C. Quant au *reste de la bande*, qui devait comprendre beaucoup de révoltes de la première heure, on sait que quelques années plus tard c'est près de la frontière angolaise qu'on finit par abattre entre autres Yamba-Yamba et Kimpuki, les deux survivants du triumvirat de la première heure. Il semblerait donc que l'émigration des Baoni vers le Katanga méridional ait été progressive, et qu'elle ait commencé spontanément, ou en tous cas indépendamment des expéditions repressives contre eux, qui ne reprendront qu'en 1901.

Il se peut qu'ils aient voulu prendre leurs distances vis-à-vis de l'interminable guerre civile Iuba et de la dépendance qu'elle créait envers les

traitants portugais. À l'appui de cette thèse, on peut citer le fait que quand Kikonja finit par tomber, quelques années plus tard, son aspect était plutôt celui d'un établissement esclavagiste que d'un camp militaire; ce qui donnerait à penser que l'élément *negrier* avait fini par prendre le pas sur l'élément *militaire*, peut-être par retrait de ce dernier. Il se peut aussi que les Baoni aient fini par considérer les Iuba, même la moitié d'entre eux, comme des amis trop puissants et trop nombreux. On sait que leurs relations avec les autorités contumères, même hostiles à l'E.I.C., étaient surtout des relations de collaboration circospecte et de confiance armée. Ils ont donc pu désirer prendre du champ par rapport à Kabongo Kumbimba Shimbu. Enfin, ils peuvent avoir jugé inquiétant le voisinage de régions où se produisaient d'importants mouvements de troupes de la F.P., même si ceux-ci étaient dirigés en fait contre l'autre révolte.

En tous cas, leurs mouvements ne semblent avoir à aucun moment correspondu à une manœuvre de jonction ou les Baoni de Lulubourg et ceux de Ndirifi auraient fini par se donner la main. Au contraire, l'abandon au moins partiel des positions du lac Kisale au profit du Sud-Katanga les écartait du principal théâtre des opérations; désormais, celles-ci se concentreraient au nord-ouest du lac Tanganyika.

NOTES

- 1) Joubert émet cette hypothèse le 5 mai (1898-9).
- 2) 1898-9, 10.
- 3) F.P., op. cit., page 430.
- 4) Joubert, op. cit., 1898-11.
- 5) chiffre approximativement exact en additionnant les morts de Kabongo, de Nigabo et les décès de blessés. C'éta équivalent à des pertes de 500⁰⁰.
- 6) en A.O.A.
- 7) Joubert, op. cit., 1898/11.
- 8) Weix avait une fonction judiciaire, mais était militaire; toujours le cumul.
- 9) Heug (C.D.).
- 10) Joubert, op. cit., 1898-11-12.
- 11) Ibidem.
- 12) idem, 1898-13.
- 13) cité par l'épique, op. cit., page 154.

XXXI. L'expédition Swensson - Glorie et la bataille de Ngweshe

Nous avons fait allusion à l'échec que représentait, pour la F. P., l'abandon de Kawareware, considéré comme le carrefour stratégique dominant accès à diverses routes vers la Luabala. La principale crainte était que les révoltes s'emparant de Nyangwe qui, outre son importance stratégique réelle, était vue aussi comme une localité symbolique, une sorte de *détonateur de la zone arabe*. De ce fait, Dhans racla les fonds de tiroir pour couvrir Nyangwe.

Le capitaine suédois Swensson reçut le commandement de quatre cents hommes restant des troupes de Long, avec Stevens, Rousseau et Schrymmakers, et rejoignit à Micieï les trois cent vingt hommes que commandaient le lieutenant Glorie, le sous-lieutenant Marcussen et le sous-officier Paternoster. Cessept cent vingt hommes avaient marché par la route habituelle Micieï - Shabunda - Kawareware, mais ils apprirent que Kandolo s'était retiré de cette dernière localité.

Kandolo était loin d'envisager une action contre Nyangwe; il avait perdu beaucoup de monde dans sa lutte contre Doorme; ses forces s'élevaient tout au plus à six cents hommes. Au départ à la tête d'auxiliaires utilisant des fusils à capsules, il s'était trouvé au fil des pertes et des batailles, être le chef d'un groupe où dominaient les soldats en rupture de F. P., et les munitions pour Albini allaient faire défaut.

La présence des Bioni en juin 1898 à Ngweshe donne à penser qu'ils étaient en route, non vers le Luabala et la *zone arabe*, mais vers les régions du Tanganyika où ils pouvaient espérer de la part de Changuru un soutien en munitions. Ngweshe (1), située à une soixantaine de kilomètres au sud de Bukavu (2), tire son nom d'une des deux branches de l'éthnie Shi. L'autre étant Kabare qui a également donné son nom à une localité, celle-ci située sur le lac Kivu, au Nord de Bukavu. Ngweshe et Kabare étaient de plus les noms portés par les souverains de ces groupes, en plus du titre de *mwami* (3). Encore que les Shi aient eu fréquemment à faire l'*anton sacré* contre les incursions rwandaises, leurs deux *royaumes* étaient fréquemment rivaux, voire ennemis.

Les Shi - et un certain nombre d'autres peuples de cette partie de l'actuel Zaïre - ont été longtemps rebelles à la colonisation et l'on dut

entendre contre eux force campagnes de *pacification*, non seulement sous Leopold II, mais encore sous le régime colonial belge après 1908 et aussi tard qu'après la Première Guerre Mondiale. Les populations dans les monts Mitumba (4) sont toujours insoumises, constatant l'administration en 1918(5). Elles accueillent les mécoments des régions environnantes, barrent les routes et empêchent les communications dans le Nord-Ouest du pays. Comme les indigènes sont nombreux, il faudra un détachement important et une occupation de longue durée pour les soumettre.

Leur relative prospérité matérielle facilitait leur résistance en les rendant économiquement indépendants. Appartenant aux cultures aristocratiques, pastorales et guerrières des Grands Lacs (6) et ayant eu une histoire intérieure et extérieure mouvementées, ils étaient d'excellents combattants. Toutes choses que l'administration résume de façon lapidaire: «Possesseurs de grands troupeaux, ils forment une race farouche et belliqueuse» (7). Lorsqu'ils furent soumis, en 1923, ce qui passa pour un événement marquant, on apprit que cette soumission nous ouvre une splendide région propre à l'élevage et à l'agriculture, comptant environ 200.000 âmes» (8). Il s'agissait donc d'une région à population dense (pour l'Afrique).

Nous n'avons pu nous livrer à des investigations suffisantes pour déterminer dans quelle mesure cette résistance des Shi pourrait trouver au moins partiellement son origine dans le passage des révoltes. Ceux-ci étaient loin d'être des enfants de choc et ont parfois laissé, comme chez les Hunde, des souvenirs peu agréables. On voit cependant mal ce qui aurait poussé Kandolo à se rendre chez des gens qui auraient pu devenir de redoutables adversaires, alors que la pénurie de munitions menaçante minait son seul avantage: la qualité de l'armement, s'il n'avait été assuré à l'avance de recevoir un accueil favorable.

Cependant, la F.P. n'eut affaire qu'aux seuls Baoni, et ne fit pas mention de l'intervention de guerriers Shi. Il est donc vraisemblable que les Shi ont opté pour une *neutralité amicale* envers les révoltes, acceptant la traversée de leur territoire et la fourniture de vivres, sans s'engager toutefois jusqu'à prendre eux-mêmes les armes. (Ceci n'exclut pas, bien entendu, que certains se soient joints individuellement aux révoltes).

Lorsque la F.P. apprit que Kandolo, loin de marcher vers le Fleuve, quittait Kawarware pour le territoire Shi, Swensson resta à Shabunda, puis reçut l'ordre de rejoindre Kasongo. Glorie marcha donc seul sur Nyweshe, avec 326 hommes. Manoeuvre audacieuse, voire téméraire, puisque la F.P. allait se trouver à un contre deux, et dans un territoire non seulement insoumis mais pratiquement inconnu. S'il avait pris fait et cause aux Shi de prendre le parti de l'insurrection, Glorie aurait pu être

clairse. Il est bien possible que ce soit précisément le manque d'information sur la région ou il allait s'engager qui ait poussé l'officier belge à se montrer aussi téméraire!

Cherchant à trouver des considérations de haute stratégie là où il n'y en avait selon toute vraisemblance guère, Lejeune-Choquet (9) attribue à Dhanis un plan quelque peu bizarre: «Le baron Dhanis tenait en réserve à Nyangwe, un millier de soldats avec lesquels il était sûr de porter le coup de grâce aux mutins, à la seule condition que ceux-ci ne fissent pas une fois de plus à l'approche des troupes de l'Etat». Cela suppose une singulière myopie de la part de Dhanis. Si elle effectuait de remarquables prestations en bataille rangée, la F.P. se montrerait invariablement minable dans les opérations de poursuite. Il est douteux que Dhanis, même fatigué et déprimé, ait envisagé de ne pas demander à ses soldats ce qu'ils faisaient le mieux, et de tout investir au contraire dans ce qu'ils faisaient le plus mal, d'attendre que Glorie ait gagné – ce qui était précisément le point le plus douteux – pour se lancer dans une poursuite à partir de Nyangwe, à plusieurs semaines de marche de là! La phrase même de Lejeune-Choquet revient à dire que ses chances de réussir tenaient à la bonne volonté que l'ennemi mettrait à rester sur place pour l'attendre! Il faut sans doute attribuer plutôt la tactique adoptée au désir de veiller au grain en cas d'initiative de Changuvu vers le Lualaba ou Mtona.

Glorie avait sans doute une idée du nombre des Baoni, mais s'attendait sans doute à se trouver devant des gens démoralisés et désorganisés par plusieurs défaites. Lorsqu'il se trouva le 17 juin au contact de l'ennemi, il eut devant lui un tableau tout différent: Ils marchaient avec une avant-garde, et le personnel marchait à une centaine de mètres de distance du gros.

Au gros de la colonne ne se mêlait aucune femme, ni aucun boy; la colonne des révoltes était précédée d'un drapeau mi-rouge, mi-blanc. Les sonneries de clairon s'effectuaient; j'ai parfaitement entendu sonner le «rassemblement». Je commencez le feu et «en retraite» (10).

Le groupe de Kandolo était celui qui s'était fait jusque là le plus copieusement étriller. Composé au départ surtout d'auxiliaires, il s'était grossi ensuite des survivants de diverses défaites et de partisans recrutés parmi les populations locales. Comme à Luluabourg, les Baoni ont dû poursuivre l'instruction et l'entraînement militaires, conscients de ce qu'il représentait pour eux un atout, pour arriver à un tel résultat.

Pour aller à la bataille, Glorie fit avancer ses hommes en ordre dispersé dans un champ de manioc, au versant d'une colline. Kandolo fit de même un peu plus bas pour monter à l'assaut des positions de la F.P. Il se couvrait, lui, dans une bananeraie.

La bataille débuta par une fusillade intense: très exactement le genre

de luxe que les révoltes ne pouvaient pas se permettre, avec leurs cartouchères de moins en moins garnies. Ils plierent après un quart d'heure de combat parmi les bananiers et tentèrent de se regrouper dans une seconde bananeraie, qu'ils ne pouvaient toutefois atteindre qu'en traversant un marais profond, ou ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux. Marcher lentement, en terrain découvert, les bras levés pour protéger de l'eau fusils et cartouches pendant qu'on vous tire dessus est un moyen sûr d'en finir avec la vie, et c'est ce qui arriva à beaucoup de Baoni. Glorie n'avait, lui, personne à ses trousses et avait donc le temps de faire un détour. Ses soldats contournèrent le marais et prirent la bananeraie en tenaille. Il fallut quatre assauts pour en repousser les révoltés, qui se replièrent alors sur leur camp de la veille. Pour attaquer celui-ci, ce fut au tour de la F.P. de grimper une colline sous le feu ennemi. Au cours de l'attaque du camp, Glorie fut gravement blessé. Cinq heures s'étaient écoulées depuis le premier coup de feu quand les Baoni abandonnèrent le combat et disparurent dans la montagne.

L'officier belge estima qu'à la fin du combat les révoltés étaient presque dépourvus de munitions, à en juger par leurs *mouvements caractéristiques* (11) et tire ainsi le bilan de cette journée: «du côté de l'ennemi, 90 tués dont le chef principal, 2 nyamparas, les autres tous combattants, enlevé tous les bagages des révoltés, repris tous les fusils, dont 1 Mauser, 2 pistons, 1 fusil de chasse et 40 Albin, enfin un clairon et 2.000 cartouches. De notre côté, 20 morts, 30 blessés, moi-même j'ai reçu une blessure très grave, une balle d'Albini m'est entrée dans la poitrine, à cinq centimètres de la clavicle gauche, a perforé le poumon et est venue se loger sous l'omoplate d'où j'ai dû la faire extraire...» (12).

Il n'y eut, cette fois, aucune poursuite même symbolique: les soldats de Glorie refusèrent purement et simplement de s'y risquer. Glorie dut être évacué et aller passer sa convalescence en Europe, et ses soldats ne tardèrent pas à manifester le haut degré d'indiscipline dont il a déjà été question. Les successeurs de Glorie n'avaient en effet aucun prestige auprès de ses soldats. Nous avons déjà évoqué les inconvenients que présentaient l'allégeance très personnalisée de soldats de la F.P. à leur officier et les pouvoirs de satrape dont ceux-ci disposaient en fait. Les soldats de cette colonne perdirent toute efficacité militaire, mais ne renoncèrent pas pour autant à vivre en pillant le pays. Ils devinrent purement et simplement des brigands.

Kandolo passe pour avoir été tué à Ngweshé, ce qui pose une fois de plus le problème de l'identification des cadavres de chefs. Un certain nombre d'éléments plaident en faveur de la crédibilité de cet *acte de décès*. Après Ngweshé, on n'entendit plus parler de Kandolo. Les Hunde (13), qui ont conservé le nom des chefs Baoni qui passèrent chez

eux *venant du Sud* – donc au plus tôt après Ngweshé – ne parlent pas de lui, alors qu'il citent Kalukala, qui semble avoir été très longtemps son sort au sien. Lorsque, de juillet à septembre 1898 on envisagea d'ouvrir des pourparlers avec les Baoni, les emissaires eurent affaire à un chef qu'ils désignèrent comme *Plani Kandolo*, soit le *successeur – récemment nommé – de Kandolo*, succession dont l'ouverture présuppose la mort de Kandolo (14). Enfin, on aura remarqué, parmi les objets dont la F.P. s'est fait emparer, la présence d'un Mauser, arme d'officier dont on doit supposer qu'elle était entre les mains d'une personne de haut rang qui pourrait être Kandolo. (Le P. Achte atteste que les chefs Baoni qu'il a rencontrés avaient revêtu les uniformes et les armes des officiers massacrés). Tous ces éléments militent en faveur de l'identification correcte du cadavre, et donc du décès de Kandolo à Ngweshé.

Les survivants de Ngweshé rejoignirent les autres Baoni au nord-ouest du Tanganyika. Ils ne durent guère rencontrer de difficultés, puisque les troupes de Glorie se repliaient vers le Fleuve en débandade pillarde. Dès lors, les révoltés se trouvaient tous réunis dans cette seule zone et contrôlaient tout le pays compris entre le lac Kivu et Baraká, zone qui est d'une superficie à peu près équivalente à celle de la Belgique.

Les tentatives de la F.P. pour reprendre le contrôle de la situation, ou du moins l'imitative des opérations avaient infligé aux Baoni de lourdes pertes, mais elles n'avaient pu les empêcher de poursuivre leur route vers le Sud, ni de se rejoindre finalement dans ce *sommet* du Nord-Tanganyika, ni de remporter autre chose que des succès momentanés et sans lendemain. Même vainqueurs, les soldats de la F.P. avaient dû invariablement abandonner le pays conquis: effectifs, vivres et munitions étaient trop rares.

XXXII. La vie continue

Notre sujet étant limité aux événements qui ont un rapport direct avec la révolte des Baoni, nous risquons de donner involontairement aux lecteurs l'impression qu'au moins durant les trente-deux mois qui séparent la révolte de Ndifiri en février 1897 de la ré-occupation en octobre 1899, il n'y eût rien d'autre dans l'EEC. Et, indéniablement, cette guerre fut à l'époque l'événement le plus important au Congo. La révolte, a-t-on écrit, aurait pu mettre en cause l'existence même de l'EEC. Il serait certes aisé d'entendre par là que cette guerre aurait pu aboutir à la naissance d'un État africain indépendant, une sorte d'Éthiopie sur Tanganyika, même si certains propos recueillis par le P. Achille donnent à penser que quelques insurgés ont pu caresser ce rêve. Le problème était bien plutôt que l'instabilité de l'EEC risquait de mettre fin à l'existence de la *colonie indépendante* de Léopold II.

Le Congo se situait au croisement des lignes de force des grandes ambitions coloniales: celles de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne (1). C'est même à cette situation de carrefour que l'EEC dut son existence: les Puissances préféraient la domination d'un *outsider* comme Léopold II à la mainmise exclusive de l'une d'entre elles.

Il n'était cependant pas à exclure que, si l'EEC se montrait pendant longtemps incapable de contrôler son territoire, son existence puisse être remise en question par ses voisins, après des opérations militaires menées pour des *raisons humanitaires* en vue du *maintien de l'ordre* en ne laissant à Léopold II qu'un État rétréci, privé d'une part importante de ses ressources naturelles, et complètement enclavé, bref, non-viable.

Cette perspective n'avait évidemment rien de réjouissant pour le Roi, recevant à Bruxelles une haute personnalité britannique en février 1899 il tint à rappeler que l'instant arrivera... ou l'État pourra reprendre au Maimema la tâche civilisatrice qu'il n'a cessé un instant de poursuivre dans les autres districts en dépit de cet arrêt momentané (1). Ou y avait-il derrière cette formule?

Le 16 mars 1898, la première locomotive partie de Matadi atteignait Dolo sur le Stanley Pool. Le Chemin de Fer des Cataractes cassait ainsi le goulot d'étranglement que constituait jusque là la pénible *route des*

NOTES

- 1) On trouve aussi les transcriptions Gweshé, Gwesse ou Gwesse.
- 2) Nous utilisons ce nom pour la facilité du lecteur: la ville de Bukavu (l'actuelle ville) ne fut fondée que plus tard.
- 3) Ferme qui est surtout connu comme titre royal au Rwanda et au Burundi. Certaines études récentes militent cependant en faveur d'une origine congolaise du titre (cfr. Bishikwabo Shubaka, colloque de Bulumburá).
- 4) C'hame qui borde à l'Ouest la région des Grands Lacs du Nord Tanganyika au lac Edouard.
- 5) Congo Belge, rapport de 1918, page 14.
- 6) Sans faire de déterminisme géographique ou économique, il faut bien constater que par rapport à l'agriculture l'élevage laisse des loisirs que l'on peut consacrer aux arts maritiaux.
- 7) Rapport sur l'Administration du Congo Belge pendant l'année 1922, page 10.
- 8) Rapport, etc., 1923, page 57.
- 9) Lejeune-Choquet, op.cit., page 161.
- 10) Rapport de Clotie, cité par Meyers, *La Revue Congolaise Illustrée*, juillet 1948, page 10.
- 11) Rapport de Clotie, in Meyers, op.cit.
- 12) Ibidem.
- 13) in Schmaechel, op.cit.
- 14) Les Africains ne connaissent guère le homogène d'un chef en fonction. Lorsqu'ils étaient amenés à renverser un dirigeant, on lui faisait la plupart du temps un mauvais parti. Les quelques chefs renversés vivant en exil dont on a retenu l'histoire furent généralement plus rapides à la course que leurs adversaires et ne bénéficièrent aucunement de mesures de clémence. A défaut de preuves formelles, à contrario, nous devons supposer que les Baoni suivirent en cela la tradition et que la succession implique bien la mort du chef. S'ils immovent, il semble que ce fut seulement en évitant les longues et souvent sanglantes querelles successorales.



caravanes entre le Haut et le Bas du fleuve Congo. Les exportations de l'EIC — principalement vers la Belgique — qui étaient en 1898 de l'ordre de 25 millions, passèrent en 1899 à 40 millions environ, et devaient continuer à progresser. Parmi ces exportations, le caoutchouc se taillait la part du lion, passant de deux mille à quatre mille tonnes pendant cette même période (2). Dunlop avait inventé le pneu en 1888, l'automobile et la bicyclette gagnaient les faveurs du public et le marché du caoutchouc était donc en pleine expansion. Les bénéfices étaient plantureux : une balle de caoutchouc d'un kilo, payée 50 et au récolteur indigène, se revendait 10 F. à Anvers. L'obtention de cette remarquable production caoutchoutière se faisait dans des conditions extrêmement brutales. On ne devait toutefois s'en aviser que quelques années plus tard. Les mouvements d'opinion hostiles à Léopold II — surtout britanniques — ne se manifestèrent qu'à partir de 1900 au plus tôt et le *classique* en la matière, le *Red Rubber* de Morel, ne fut publié qu'en 1906. Il doit y avoir des raisons autres qu'humanitaires à la prise de conscience subite des Britanniques au début du XXe siècle. En effet, les diverses atrocités en usage dans l'EIC étaient connues depuis quelque temps.

En 1891, un historien américain noir, Georges Washington Williams avait effectué une visite au Congo. Les Américains, qui avaient aboli l'esclavage à la suite de la guerre de Sécession, cherchaient à en liquider les séquelles. Williams désirait se rendre compte de l'opportunité d'encourager des Noirs américains à se fixer au Congo. Il fut cruellement déçu par ce qu'il vit en EIC et publia un violent réquisitoire contre les méthodes de Léopold II, dans un rapport adressé au Président des Etats-Unis (*A Report on the Congo State and Country to the President of the Republic of the United States*) (3). Il est peu probable que ce document ait échappé à l'attention des services britanniques. D'autant plus que dès cette époque le Colonial Office commençait à recevoir des rapports au sujet des travailleurs noirs originaires des colonies britanniques, engagés par l'EIC pour être mis au travail sur le sol congolais. Il était question de violences, ayant dans certains cas entraîné la mort, d'arrestations sans jugement impliquant la mise aux fers, de travailleurs traités comme des bêtes de somme et contraints de rester au Congo après l'expiration de leur contrat (4). En 1895, les gouverneurs de la Sierra Leone et de la Gold Coast s'opposèrent à ce que l'EIC recrute encore dans ces territoires, à cause des traitements inhumains que l'EIC infligeait aux Noirs à son service. Une bonne partie de ces travailleurs étaient sans doute recrutés pour le terrible chantier du Chemin de Fer des Cataractes. Mais on peut difficilement éviter de remarquer qu'on a aussi recruté pour la F.P. dans ces deux régions et que le catalogue des exactions offre des similitudes frappantes avec celui qu'on trouve chez le

P. Achte, et celui que les rebelles exposèrent aux emissaires du Cédilong (cfr. chapitre suivant).

Quoi qu'il en soit, l'opinion européenne ne s'emut guère avant l'orce du XIXe siècle. Il fallut encore quelque temps avant que les Belges ne se posent quelques questions sur la richesse toute neuve de leur Roi.

La F.P. poursuivait elle aussi sa *mission civilisatrice*. Outre la répression des révoltes et la poursuite de la campagne du Haut-Nil, elle était impliquée aussi dans des *opérations de maintien de l'ordre*. Citons dès 1898 une importante expédition contre le chef Vungura Bokoyo et ses allies Mangbetu.

Le Kasai, compte non tenu des expéditions contre les Bioni et leurs allies, fut particulièrement remuant et nécessita des opérations à répétition : Michaux-Lapière en 1896 contre les Ba-Kwa-Kasasi et les Chirionenge ; De Cock et Bollen en 1898 contre les Kiokio. De Cock et Henrion en 1899 contre les mêmes, tandis que Van Bredael s'en prenait aux Feka. De janvier 1896 à décembre 1899, la F.P. perdit neuf officiers au cours de telles expéditions.

A propos de ces expéditions au Kasai, les historiographes de la F.P. notent (5) : « A partir de 1898, les soulèvements furent plus rares, mais les attentats contre les biens et les personnes appartenant à la Compagnie du Kasai ou à d'autres sociétés commerciales obligèrent l'Etat à quelques interventions énergiques... » (6)

« La plupart (de ces expéditions) furent organisées contre les Kiokio, tribu très belliqueuse habitant la frontière angolaise. Ceux-ci *abusaient* de cette situation frontalière pour se ravitailler en armes auprès des *pombeiros* portugais, de façon analogue à ce que firent les révoltés de Fatahougou. »

Cependant, on passait insensiblement de l'ère des grandes expéditions de conquêtes revêtant tous les caractères d'une guerre étrangère ou de la répression de mouvements massifs, à la lutte contre des actes plus individuels, par des méthodes comme l'occupation militaire sur laquelle la Commission de 1904 s'étendra assez longuement.

Il nous a paru utile d'épingler, dans les notes de Joubert, un certain nombre de faits sans rapport direct avec les révoltes, mais qui traduisent justement assez bien quelle atmosphère régnait au Congo en 1898.

22 janvier - samedi. Kalunga ne partira que demain. Il y a différentes versions sur cette guerre. Il y en a qui prétendent que Kalabu est campé dans le village de Zongwe.

Le Père Schmitz vient à Kirungu. Il était à Tombwe à faire l'installation d'un Catechiste.

1. Anglais qui passe avec son steamer pour faire le commerce a enlevé chez Wondo les filles ou femmes qu'il trouvait à sa convenance.



Moray est à Nyangwe. (7)

13 mai - vendredi. (8) Le Père Schmitz écrit qu'il y a à Mpala, un sergent Harring qui se rend par Mpweto au Katanga.

Marchal est parti pour la côte.

Deberghe est reparti pour le nord avec Tielemans. La veille de son départ, on a mis à la chaîne les Makangula qui auraient complété, dit-on, de tuer dans la nuit tous les Blancs et de partir pour le Manyema.

Fernand arrive de l'Usaka avec des gens enchaînés, accusés d'avoir voulu l'empoisonner: Mkeya et Nkansu (Nkoma et Kansengere en seraient aussi et Msepa).

Monseigneur Roelens revient de Karema où il n'a pas rencontré Monseigneur Lechaptois qui était allé visiter les Postes du Sud. Il apporte un courrier.

19 mai - jeudi. Ascension. Fernand parti sans qu'on ait encore pu débrouiller l'affaire de tentative d'empoisonnement. J'envoie avec lui Kalonga à l'Usaka pour rechercher des preuves. (9)

27 mai - vendredi. Les hommes envoyés à la recherche de Kasongore reviennent avec lui. Ils sont passés par l'Usaka.

Fernand m'écrit que, d'après une lettre de Fromont, il doit y avoir un nouveau Commandant à Mowa à la place de Deberghe. Lemir doit arriver sous peu à Mpweto, allant au Katanga, avec plusieurs Blancs. (10)

31 mai - mardi. Je profite du bateau de Mowa revenant de Moliro pour expédier Kasongore, Nkanzu et Mkaya au juge qui décidera à propos des faits qui leur sont reprochés. (11).

6 juillet - mercredi. Le Père Herrebat me donne connaissance d'une lettre du Père Schmitz qui dit qu'il a vu à Tombwe le nouveau Commandant, C'ock, sur le bateau de l'anglais. Il dit qu'il apporte à Monseigneur l'Ordre du Lion et à moi une rente de 2.500 frs. Dans la caravane en route, il y a deux Pères et un Frère à destination du Haut-Congo.

7 juillet - jeudi. Des gens de Kyaka, de Kambi viennent dire que Kalimba de Ksonga est venu saisir Senga chez lui et l'a emmené lié, à propos de maneno. J'envoie Kalunga avec quatre hommes pour amener Kalimba avec Kyaka.

10 juillet - dimanche. Kalunga envoie deux hommes me dire que Kalimba, prévenu, s'est enfui. Ils ont trouvé chez lui Kyaka.

Kalunga a couché chez Mtembo. Ce matin, les gens de Kalimba, réunis à ceux de Rungungwa et de Kyanda sont venus toute une troupe et ont tiré deux coups de fusil. Les nôtres ont répondu. Kalunga alors, a dépêché deux hommes pour me demander un renfort de huit hommes et des cartouches. Le soir, j'envoie Kamina avec 10 hommes avec mission de capturer Kalimba s'il est possible.



12 juillet - mardi. Nos gens reviennent de Sanga. Kazika blessé ou une palte est mort, après avoir été baptisé par un de mes hommes. Un homme de Lusakha qui se trouvait dans la bagarre a été légèrement blessé. Tous les gens de Senga se sont dispersés. Kimina a chargé Kipapata de chercher d'amener Kalimba (12).

19 juillet - samedi. Kipapapata vient avec des gens de Senga et le neveu de Kalimba qui envoie des biens pour faire soumission, faisant dire qu'il viendra plus tard. Je lui fais dire que j'exigeais qu'il vienne lui-même et paiera un fusil comme amende. Chaque Chef de village m'apportera une pioche.

18 juillet - lundi. Expédie quelques lettres par le bateau d'Umba. Maneno de Kisimba avec ses dawa. (13)

24 juillet - dimanche. (14) Le bateau de Moya revient de Moliro avec deux soldats envoyés par Hehaerts pour arrêter un Mganga (16) Mwana Vyalo qui s'est, dit-on, réfugié par ici.

26 juillet - mardi. Hehaerts m'écrit que Mwana Vyalo a dû se réfugier à... (16)

27 juillet - mercredi. J'envoie chercher ce Mwana Vyalo alias Kalimba (...)

30 juillet - samedi. Envoyé des gens à Kambi. Au soir ceux qui étaient allés à la Mamka, me disent que Mwanda Vyalo est vers Kipongwe. Front demain voir de ce côté. (...)

2 août - mardi. Mes hommes ramènent Mwanda Vyalo. Une femme dici revenant de Kalungya, raconte qu'on a vu là-bas quatre Babuba venus pour savoir ce que devient Kisimba. Ils auraient dessiné de mettre le feu chez moi. Je fais veiller la nuit.

3 août - mercredi. Expédie Mwanda Vyalo à Kipanda par les soldats d'Hehaerts. J'envoie quatre hommes voir ce qu'il y a à Kalungya. Je fais administrer une bonne correction à Kisimba (17) en lui disant que je l'aurais remis en liberté aujourd'hui, sans les bruits d'hier. Il attendra à la chaîne que je voie ce que font ses amis (17).

La région du Marungu, réputée paisible, n'était pas, on le voit, particulièrement tranquille, et là aussi les attentats individuels commençaient à sévir.

Il peut être utile de relever aussi ces signes de la déliquescence croissante du tissu social traditionnel que constituent les confusions entre les domaines normalement distincts. Un *mganga* n'a normalement rien à voir avec des pratiques criminelles, qui sont l'appanage du sorcier (*mbizi* ou *moRAWI*) les deux se distinguant d'ailleurs encore du devin ou du féticheur (*mbumu*) que l'on charge précisément de combattre l'influence nocive des sorciers, soit en les identifiant, soit en exerçant une sorte de *magie blanche* à effet positif. Cette indigeste panade de notions tradi-

nommément distinctes et en un certain sens complémentaires (18) se rencontre encore aujourd'hui et ne manque pas d'exercer d'énormes ravages sur la santé des populations. Les Fawara âgés sont unanimement d'avis qu'à la fin du XIXe siècle les accusations de sorcellerie étaient un véritable fléau social au sein de leur tribu. Sans être l'explication unique, la traite des Noirs a pu contribuer à créer cet état de choses. En effet, pour répondre à la demande d'esclaves, on a assisté partout en Afrique à une sorte d'*inflation pénale*: mise en esclavage pour des peccadilles, extension de la punition à toute la famille du criminel... L'accusation de sorcellerie présentait l'avantage qu'il était presque impossible de s'en disculper (19).

En bref, dans les derniers mois de 1898, l'ÉIC commençait à apparaître comme une affaire rentable, et non plus comme le rêve ruineux d'un Roi mégalomane, mais en même temps, l'addition des guerres intérieures et extérieures que l'État devait supporter, le sentiment d'insécurité qui y régnait et les premiers bruits défavorables annonçant les grandes campagnes anti-épopoldiennes du futur étaient de nature à inspirer les plus vives craintes pour la survie-même de cet État. (Il demeure toujours entendu qu'une disparition de l'ÉIC aurait significativement non sa libération des influences étrangères, mais une *nouvelle donne* remettant en cause le partage de Berlin).

Dans ce contexte, il devenait urgent de mettre fin aux *troubles* causés par les Baoni et qui n'en finissaient pas de finir.

NOTES

(18) Voir, en particulier, page 288. C'est en ce qui est un exemple parmi de nombreux de ce que nous appelons l'«*épave de l'épopoldisme*» (à cette époque, nous utilisons ce terme). B. Emerson, op. cit., page 252. Comme nous l'expliquons dans nos ouvrages cités, les «*épaves de l'épopoldisme*» sont les «*épaves de la compagnie de l'ÉIC*» qui ont survécu à la liquidation de l'ÉIC en 1899. La colonne était en train de s'écrouler, mais certains ont pu monter qu'entre 1898 et 1899, la colonne était en train de s'écrouler.

(19) Voir, en particulier, B. Emerson, *Britain and the Congo-Question 1885-1895*, London, 1968, page 36.

(20) Ibidem, page 36; Emerson, op. cit., page 236.

(21) Ibidem, page 494.

(22) Ibidem, page 494.

(23) Ibidem, page 494.

(24) Ibidem, page 494.

(25) Ibidem, page 494.

(26) Ibidem, page 494.

(27) Ibidem, page 494.

(28) Ibidem, page 494.

(29) Ibidem, page 494.

(30) Ibidem, page 494.

(31) Ibidem, page 494.

(32) Ibidem, page 494.

(33) Ibidem, page 494.

(34) Ibidem, page 494.

(35) Ibidem, page 494.

(36) Ibidem, page 494.

(37) Ibidem, page 494.

(38) Ibidem, page 494.

(39) Ibidem, page 494.

(40) Ibidem, page 494.

(41) Ibidem, page 494.

XXXIII. Négociations

Durant quelques mois, de juillet à octobre 1898, les armes firent place à la diplomatie : ce qui n'empêcha nullement la situation d'être mouvementée. Dhannis fut limogé. Long se couvrit de ridicule en découvrant tout à coup que les Baom étaient encore dangereux, et l'on finit par rap-peler le *vainqueur des Arabes*. Néanmoins, le fait le plus original de cette période est qu'on envisagea de négocier avec les révoltés. Ce n'était guère habituel. Les colonisateurs inclinaient plutôt habituellement à recourir à des moyens fort énergiques pour punir des actes d'insubordination ou de résistance qui font figure de peccadilles à côté de ce que les Baomi avaient commis.

Le souci primordial que Léopold II accordait, pour les raisons que nous avons évoquées, à l'image de marque de l'EIC explique sans doute cette soudaine mansuétude. L'État devait soigner sa propagande à un moment où il devait trouver des moyens financiers et apparaître comme crédible aux yeux des diplomates. Il fallait donc éviter que les journaux publiaissent des nouvelles donnant à penser que l'EIC était un endroit peu sûr – ce qui fait fuir les capitaux – ou un territoire dont une partie échappait à son gouvernement – position hautement inconfortable dans les rapports internationaux.

Le Mouvement Géographique, dont les chroniques étaient généralement reprises par les autres revues coloniales, telles le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, commençait à avoir bonne mine à force d'annoncer sans cesse l'écrasement d'une rébellion sans cesse renaissante. Il fallait à tout prix pouvoir annoncer une fois pour toute *L'Ordre régné*, et s'y tenir. La manière dont on parviendrait à faire disparaître de la presse ces informations *désoblissantes* importait peu. Un succès militaire décisif eût certes été accueilli avec faveur. Mais faute des grives de la victoire, les merles d'une solution négociée n'étaient pas pourvus de saveur...

Nous avons déjà dit que ce souci d'avoir bonne presse avait d'abord mené le Roi à adopter une attitude de discrétion, diamétralement opposée à celle qui avait prévalu lors de la *campagne arabe* où l'EIC avait soufflé à bouche-que-veux-tu dans les trompettes de la renommée. Il se

peut qu'il y ait la une cause parmi d'autres du fimoage de Dhanis.

En effet, celui-ci devait au battage publicitaire de la campagne anti-eschavagiste une aureole de grand chef militaire. Lui-même s'en serait plaint, estimant qu'on montait systématiquement en épingle les aspects guerriers de sa carrière et qu'on en négligeait les aspects pacifiques ou diplomatiques (1). Il se peut bien sur qu'il y ait eu dans cette attitude quelque affectation, et il nous est d'autant plus difficile de savoir ce que Dhanis pensait vraiment, qu'il n'avait pas la plume facile et que de ce fait nous n'avons de lui que des rapports, ou l'on ne s'épanche guère puisqu'on est prié de s'en tenir aux faits, des interviews où il est toujours difficile de dénicher quel a pu être l'apport personnel du journaliste, et des témoignages de proches toujours sujets à caution (2).

Toujours est-il que la façon dont l'IEC ne parvenait pas à se débarrasser de ses revoltés était désagréablement mise en relief par la présence à la tête des troupes chargées de la repression, d'un VGG à qui l'on avait en d'autres temps mais dans les mêmes revues, prêté généreusement les plus grandes qualités militaires. Le Roi-Souverain étant quelque peu retors, on peut se demander s'il n'entrerait pas du calcul dans le fait d'annoncer, même dans des documents intérieurs à l'IEC, et dont les destinataires connaissaient donc fort bien la situation, que l'on n'a plus besoin de Dhanis maintenant que la situation s'est améliorée. A supposer que le calme puisse être rétabli par la négociation, il était intéressant de pouvoir annoncer du même coup que Dhanis regagnait l'Europe, ce qui avait des airs rassurants de *mission accomplie*: l'ordre règne, et il règne même si bien que je donne des vacances à mon officier d'élite.

Bien que ce calcul ait pu constituer la partie visible et rationnelle de Fieberg, Léopold II n'en continuait pas moins à considérer que l'importance de la revolte avait été exagérée et que Dhanis avait fait preuve d'incompétence. Aussi prit-on bien soin d'entourer son départ de diverses circonstances destinées à lui faire bien sentir qu'il était en disgrâce.

Il est d'ailleurs possible que les aspects les plus consistants de l'affaire de la *disgrâce de Dhanis* aient pu être l'œuvre non du Roi mais du VGG Félix Fuchs, assurant l'intérim du GCG Wahis. Ce grand momentané lui permettait de rabaisser un collègue du même grade, platir dont les ronds-de-cuir tirent une volupté incomparable.

Bruxelles eût à Bomar: Prescrivez Van Gèle assurer immédiatement direction exclusive toutes affaires zone arabe et autorisez Dhanis rentrer' (3).

Dhanis reçut la lettre suivante:

Monsieur le Vice-Gouverneur Général,

Bomar, 7 janvier 1898.

En me confirmant son télégramme dont j'ai eu l'honneur de vous donner la teneur par ma dépêche n° 2235 en date du 14 décembre 1897, le gouvernement m'écrit ce qui suit:

Nous savons gré à M. le baron Dhanis d'être resté à son poste dans les circonstances difficiles qu'à traversé le territoire placé sous son haut commandement, malgré que son terme de service fut expiré depuis quelque temps déjà.

Maintenant, qu'à la suite de la victoire remportée par M. Henry sur les revoltés, la situation s'est considérablement améliorée, le gouvernement a cru devoir donner un successeur à M. Dhanis, pour lui permettre de rentrer en Europe. En conséquence il a nommé le major Van Gèle vice-gouverneur général à titre personnel, à l'effet d'exercer le haut commandement du district des Stanley-Falls.

Il s'embarquera le 6 décembre 1897 et vous voudrez bien lui fournir les moyens de se rendre sans tarder aux Stanley-Falls où M. le baron Dhanis voudra bien lui remettre son commandement. Nous comptons sur le dévouement de M. le baron Dhanis pour mettre son successeur au courant de toutes les questions qu'il aura intérêt à connaître, pour faire prévaloir le programme arrêté pour l'organisation du district des Stanley-Falls.

Le retour en Europe de M. le baron Dhanis permettra également au gouvernement de se renseigner exactement sur les événements auxquels il a été mêlé, et sur les conséquences qu'il faut en tirer au point de vue de la conduite ultérieure à suivre dans ces régions.

(Signé) Le gouverneur général ad. int.

Fuchs.

Tous les résultats obtenus étaient ainsi attribués au seul Henry, Dhanis conservant la responsabilité exclusive de ce qui avait mal tourné. Même son titre de baron passait à la trappe, et ce dans un écrit dont des copies seraient abondamment distribuées à divers niveaux hiérarchiques. Cela fait beaucoup de vitriol pour une courte lettre.

D'autre part, des expressions telles que *dès que* ou *immédiatement* prennent un certain sel dans le contexte du Congo de 1898!

La prose du GCG a.l. atteignit Dhanis en février, sans doute quelque peu avant le 25 (4). De son côté Van Gèle, parti le 6 décembre arriva à Stanleyville le 4 mars et pria Dhanis de venir au chef-lieu pour lui remettre son commandement. C'était la façon dont on procédait habituellement et Dhanis n'avait donc pas lieu de s'en offenser. Mais il répondit qu'il lui était impossible de s'éloigner autant du théâtre des opérations,

et demanda à son successeur de bien vouloir procéder à la passation des pouvoirs à un endroit plus favorable, tel Nyangwe ou Kasongo. Van Giele, qui avait opéré surtout dans l'Uele et l'Ubangi ne connaissait guère les régions de l'Est. Il voyait de plus la situation à travers l'idée que s'en faisait le gouvernement de l'É.C. : les révoltes, réduits à quelques bandes de pillards faméliques le long du Tanganyika, n'étaient plus guère à craindre. Il vit donc dans la demande de Dhanis un mélange de mauvaise humeur et de mise en scène qu'il ne pouvait tolérer. Il s'ensuivit entre Dhanis, Van Giele et Boma un échange de lettres aigre-douces que les distances et les déplacements de Dhanis qui voulait concentrer ses troupes à Kabambaré firent durer plusieurs mois. Ainsi Dhanis quitta Lokanda le 21 juillet, mais reçut de Boma l'ordre d'attendre Van Giele à Kabambaré. Van Giele, lui, avait été prié d'être plus conciliant et était arrivé le 5 septembre à Nyangwe... sans y trouver Dhanis. Ce n'est que le 13 septembre que Van Giele et Dhanis purent enfin se rencontrer à Kabambaré pour procéder dans les formes requises à la remise du *commandement supérieur des troupes du district des Stanley-Falls*.

Le nouveau commandant avait reçu des consignes : l'encerclement de tous les soldats dont la date de fin de terme était atteinte ou dépassée, sans tenir compte de la nécessité de garder sous les armes les meilleurs soldats, et tentative de solution pacifique par l'envoi d'une ambassade aux mutins¹ (5). Le but poursuivi était d'obtenir des Baoni qu'ils déposent les armes en échange d'une amnistie générale.

Van Giele ne disposait que d'un Etat-Major singulièrement réduit : Doorme, malade, avait dû regagner l'Europe, Swensson, Stevens, Adlerstråhle et Tills étaient malades, Heynen et Vermeulen blessés. Le docteur Meyers était redevenu exclusivement médecin et allait d'ailleurs devoir prodiguer bientôt ses soins à Van Giele, lui-même malade.

Providentiellement, le nouveau chef trouva sur son chemin un officier encore en bonne santé, qui partageait avec lui et Boma l'opinion que les révoltes ne présentaient plus guère de danger, et ne demandait pas mieux que de s'illustrer dans une mission diplomatique : le semillant commandant Long. Celui-ci était d'ailleurs le plus qualifié pour mettre sur pied la fameuse ambassade. Il avait en effet été souvent en activité dans les régions du Kivu et du Tanganyika et y était connu des indigènes, ce qui était indispensable. En effet, la conversion subite et obligatoire de la F.P. à la diplomatie n'eut point pour conséquence qu'on se risquât à envoyer des Blancs discuter avec les Baoni : les discussions devaient avoir lieu par l'intermédiaire de négociateurs africains. Nous ne disposons pas de compte-rendu direct de ces tractations qui durèrent pratiquement tout le mois d'octobre. Les palabres furent donc bien plus longues que le résumé que Van Giele reçut de Long le 23 octobre (6) :

Kalongoangao, 20 octobre 1898.

Monsieur le gouverneur général,
J'ai l'honneur de vous faire savoir que la mission envoyée chez les révoltés composée de gens de Kalongoangao sous le commandement de Kalomboha est rentrée aujourd'hui.

Les révoltés en grand nombre, tous réunis, sont installés dans onze camps retranchés, dans le pays de Baraka : leurs morts ont été remplacés par des indigènes ou leurs boys... (7).

C'est Piani Kandolo qui est le seul grand chef, c'est lui qui a donné la réponse au nom de tous, aux propositions de paix. Piani Kandolo a dit en substance :

« Nous nous sommes révoltés parce que nous étions traités comme des esclaves.

« Voici les principaux griefs :

- 1° Défense de manger du bœuf, de la chèvre ou même des poules, nous devons nous contenter des racines du bush;
 - 2° on nous donnait du bâton en masse pour rien;
 - 3° pour un rien nos camarades étaient arrêtés et fusillés;
 - 4° nous avions tous, deux ou trois femmes, elles nous ont été enlevées pour être données aux jeunes soldats qui n'en avaient pas;
 - 5° si une femme ou un boy s'attardait pour boire de l'eau en route, son maître le lendemain devait porter une lourde charge;
 - 6° tandis que nous ne recevions rien, les gens de l'escorte de Fimbo-Mingi (8) recevaient des livres sterling, des étoffes, des fez et du chop (9). Nous avons commencé la révolte (les Bakususi) et les autres nous ont suivis (10).
- « Si Bwana Lupara (11) et Bula Matari (12) veulent faire la paix, nous consentirons à traiter avec eux, mais pas avec d'autres petits blancs que nous ne connaissons pas.

« Bwana Lupara veut que nous déposions les armes; nous consentons à une condition, c'est que notre arrière de solde de tant d'années nous soit payé; qu'il nous envoie donc des caisses de livres sterling et des charges d'étoffe. Il est inutile de venir encore les mains vides... »

Ici se place un aspect de la question au sujet duquel les commentateurs ont par après jeté les hauts cris : « Les mutins, pour accepter la paix, avaient formulé des exigences révoltantes, impossibles à satisfaire », écrit L'écume (13). Cornet, plus précis, lâche le morceau : « Ils exigent leurs arrières de solde et... des femmes blanches » (14).

La mythologie de la femme blanche dans la littérature coloniale mériterait qu'on lui consacre un livre qui ne serait pas mince, et il faudrait une nombreuse équipe de psychologues pour décoriquer le sentiment

d'horreur et d'indignation française que soulevait l'idée de rapprochements entre Blancs et Noirs. Le contraire était tacitement admis comme allant de soi.

Sans entrer dans toutes sortes d'autres considérations, la femme était pour les mâles de 1898 un être certes poétique, délicat, que l'on entourait de vénération extérieure et de dentelles, mais surtout un être intérieur et subordonné. Comme le Nègre, elle avait pour rôle *maternel* la soumission. Lui faire épouser un Noir aurait donc équivalu à soumettre l'élément blanc à l'élément africain, ce dernier étant mâle, donc supérieur, chose incompatible avec le *prestige de la race blanche*. Ce problème ne se posait pas avec la femme noire, qui était simplement deux fois intérieure à l'homme blanc, étant à la fois du sexe *faible* et de la race qui doit obéir (15).

Ceci dit, on peut se demander ce que ces femmes viennent faire dans cette galère. À la fin du XIX^e siècle on considérait que le climat africain, surtout à l'intérieur du pays, était malsain au point qu'il aurait été mortel pour les femmes blanches. Et il est certain qu'elles auraient sans doute survécu difficilement aux conditions de vie de la femme africaine (16). Elles étaient d'ailleurs tellement rares au Congo qu'il est presque exclu que les Baoni en aient jamais vu une, à l'exception peut-être de quelques religieuses. Il est donc exclu d'attribuer leur demande à des expériences sautes qui auraient excité leur lubricité... La demande paraît purement factuelle. De plus, on se souciait bien plus de s'indigner que d'essayer de comprendre. Du reste, l'avis habituellement avancé par les auteurs qui ont commenté cette guerre est que les révoltes ne prenaient guère ces négociations au sérieux, n'y attachaient aucun prix et ne souhaitaient en rien l'arrêt des hostilités. Bien pire: les négociations elles-mêmes constituaient une grave erreur: 'C'était bien mal les connaître et oublier la mentalité des indigènes et des soldats fidèles qui ne comprendraient jamais une telle mansuétude envers des assassins qu'ils combattaient depuis près de deux ans!!'

Il était d'ailleurs hors de doute que tous, amis ou ennemis, interpréteraient cette attitude comme une marque de faiblesse qui renforcerait l'intransigeance des mutins et découragerait les soldats chargés de les combattre, sans parler de la perte de prestige de l'État vis-à-vis des indigènes (17).

Le Commandant Long put se rendre compte du déplorable effet que produisait, des deux côtés, cette politique négligée (18).

Le major Van Gèle et le commandant Long perdent leurs illusions et les rebelles, encouragés par cette démarche des Blancs auprès d'eux, prennent l'offensive avec une fougue nouvelle et d'autant plus ardente qu'ils se sentent sur la route de leur pays, épaulés par les indigènes et craints par les Européens' (19).

À l'appui de cette vision des choses, on invoque le rapport du commandant Heug de Mioa, suivant lequel les Baoni faisaient mouvement pour attaquer la colonne Swensson en route vers Sangula et le lac. À quoi les Baoni auraient bien pu rétorquer que c'est précisément ce mouvement vers Sangula qui était offensif...

Bref, on prête aux révoltes les plus mauvaises intentions. Alors que précisément l'affaire des femmes pourrait se comprendre de façon plus fougueuse si l'on admet qu'au contraire ils inclinaient à prendre les négociations au sérieux!

N'importe qui lit cette histoire possède en effet un énorme avantage sur les Baoni: il sait que la F.P. avait *vraiment* l'ordre de négocier. Nous savons que le 17 octobre encore, Long envoyait à Van Gèle des rapports très optimistes, disant (20): 'Depuis le 8 courant, Kombola et 12 fusils et une suite sont partis pour appuyer l'action de paix; envoyés du grand chef honore et respecté Kalongao-Ngao, cette mission a beaucoup de chances de réussir près des Wabudje. Ceux-ci, désarmés et installés, il n'y a plus qu'une question de jours pour que les autres suivent... et même: Je vous saurais gré, Monsieur le Gouverneur, de bien vouloir donner des ordres en prévision de la soumission probable des révoltés'.

Contrairement à nous, les Baoni ne connaissaient pas le dessous des cartes. Lorsque nous relations l'affaire Gongo Lutete et que nous tentions d'analyser le pourquoi des révoltes, nous avons souligné combien la crehbité des Blancs avait été entamée; de leur part, duplicité et intentions meurtrières étaient considérées comme allant de soi. Les Baoni eurent donc bon de rappeler en détail la longue liste de leurs griefs contre la F.P.

La F.P. ayant ainsi accumulé contre elle un lourd capital de défiance, il fallait, pour entrer dans le processus de paix, que quelque chose y fasse contrepoids. Pour emprunter un instant le vocabulaire dont on use aujourd'hui dans les rapports Est-Ouest, il fallait *des mesures de confiance*. En Afrique et ailleurs, on a maintes fois cherché dans le mariage de telles garanties de bonne foi, soit en encourageant les unions mixtes entre deux peuples (Alexandre et ses officiers en sont un bel exemple) soit en mariant les rejets de deux familles royales potentiellement ennemies (beaucoup de reines de France furent issues de l'ennemi héritaire du moment). Les classes dirigeantes africaines étaient elles aussi souvent soumises à des règles matrimoniales plus complexes que la simple exogamie (21) d'usage pour les particuliers, pour maintenir équilibré et cohésion entre des ensembles socio-ethniques que l'histoire avait agrégés. Partout où on a eu recours à ce genre de procédé, on se fait au fait que les enfants issus de cette union, apparentés aux deux groupes ennemis, pourraient avoir des relations harmonieuses



avec les uns et les autres. Il s'est d'ailleurs trouvé des gens pour voir dans le métissage la solution au problème du racisme. Et les Baoni pouvaient difficilement se douter de la répulsion des Blancs devant le mariage mixte: ils les avaient vus s'en montrer de chauds partisans... lorsque la femme était africaine et le mariage coutumier.

La demande pouvait donc parfaitement partir d'une intention pure. Le problème étant simplement que les Noirs ne soupçonnerent en rien qu'ils allaient ébranler l'imaginaire des Européens en touchant à des tabous irrationnels. Dans cette hypothèse, on verrait ici les Africains gaffier comme les Blancs le faisaient d'habitude: par méconnaissance de la culture de leurs interlocuteurs. Outre ce point particulier, et pour autant que Long ait fidèlement transcrit ce que lui a rapporté Kalombola, et que celui-ci ait été l'interprète scrupuleux des Baoni — ce qui fait tout de même beaucoup de conditions — on peut trouver que les Baoni faisaient preuve d'une certaine arrogance et *poissaient le bouchon* un peu loin en réclamant des arrières de soldes et des cadeaux divers.

Il peut y avoir à l'arrogance du ton trois raisons, qui du reste ne s'excluent pas entre elles: Premièrement, ce n'était pas d'eux qu'était partie la demande de négociations. Quand l'adversaire demande à parlementer, il est rare qu'on résiste à la tentation de l'humilier quelque peu. N'oublions pas, de plus, qu'ils n'avaient devant eux aucun des *grands chefs blancs*, pas même d'autres *petits blancs*, mais des émissaires africains, c'est-à-dire à leurs yeux des traîtres et des collaborateurs. Sans doute auraient-ils réagi différemment devant Dhamis ou devant Long en personne. Peut-être aurait-il fallu changer de politique mais laisser Dhamis en place...

Deuxièmement, les négociateurs, ces 'gens de Kalongao-Ngao sous le commandement de Kalombola' n'ont certainement pas accepté cette mission sans contrepartie. Ils ne laissent d'ailleurs pas leur commanditaire dans l'ignorance des risques considérables qu'ils ont courus pour le service de Boula Matari: 'Kalombola et ses gens ont failli y rester, poursuit le commandant, tous les indigènes sont du reste avec les révoltés qui dévastaient effectivement la côte jusqu'à Kibanga' (22). Bref, Long a été informé de ce que Kalombola était un parlementaire courageux, qui n'avait pas hésité pour lui complaire à s'aventurer parmi des gens féroces, très montés contre tout ce qui a un rapport avec l'E.I.C.; en un mot, un excellent émissaire, qui a bien mérité un rouleau d'étoffe, voire un fusil supplémentaire pour récompenser son dévouement. Kalombola et ses compagnons ont sans doute couru peu de risques réels, mais ils savaient fort bien de quel côté leur pain était beurré...

Enfin, toute négociation est un marchandage, occupation que les Congolais ne sont pas loin de considérer comme un sport national. Il

était donc logique que les Baoni commencent par placer la barre un peu haut, ne fût-ce que pour pouvoir faire des concessions en cours de palabre:

La demande de cadeaux ne doit pas non plus passer pour simple avidité pillarde: dans tous ses rapports avec les chefs coutumiers, la F.P. en avait largement distribués. Cela devint d'ailleurs une véritable plaie et, cinquante ans plus tard, les Blancs se plaignaient encore de ce que le moindre rapport avec les chefs impliquait, même pour le plus amodin des touristes, de volumineux *échanges* de présents... en fait à sens unique. Avant assisté à ce genre de choses lorsqu'ils *allaient à la palabre* avec leurs officiers avant la révolte, les soldats révoltés ont pu en déduire que les cadeaux abondants signifient, dans le symbolisme en usage chez les Blancs, que l'on prend l'interlocuteur au sérieux et que l'on reconnaît la légitimité de son pouvoir. Ils ont pu estimer qu'en conséquence la F.P. devait avoir la même démarche envers eux, et reconnaître ainsi ne fût-ce qu'implicitement la légitimité de leur révolte et de leur pouvoir sur les régions qu'ils avaient soustraites à l'influence de l'Etat. La prétention aux arrières de soldes pourrait elle aussi se comprendre comme liée à cette reconnaissance de légitimité.

Il faut ne pas nous mal comprendre. Nous ne défendons en aucune façon l'idée que les Baoni étaient angéliques et entièrement désintéressés sur le plan matériel. Les gens qui cracheraient sur l'argent, les cadeaux et les femmes sont plutôt rares, et pas seulement en Afrique centrale... Nous voulons montrer qu'au lieu d'emboîter automatiquement le pas à la thèse colonialiste qui s'empresse d'en déduire que l'on avait bien affaire à des brutes avides de se goberger et de forniquer, on peut ramener ces revendications à cette question: 'Qu'allez-vous faire pour nous persuader que désormais, au rebours de notre expérience, nous pourrions avoir confiance en vous?'

On peut comprendre sans grand-peine l'exigence de *mesures de confiance* de la part des révoltés, si l'on examine ce qui était dans la balance. L'offre qui leur était faite était de *passer l'éponge à condition qu'ils déposent les armes*. Ceci doit être pris au pied de la lettre: on ne leur demandait pas simplement la cessation des hostilités, mais bien de restituer leurs fusils. Il fallait, contre une promesse de la F.P. que l'on pouvait considérer comme toujours susceptible d'être remise en cause, se priver définitivement de ce qui les rendait redoutables: leur armement identique à celui de la F.P.. Si, dans un mois ou dans un an la F.P. revenait sur sa promesse, les fusils seraient à jamais partis et les combattants, dispersés et retournés à la terre, auraient perdu entraînement et cohésion. Ils étaient bien placés pour savoir que l'armement et la tactique à l'Européenne étaient ce qui avait permis à la F.P. de sortir victo-

rieuse de ses affrontements avec les Africains, quel que soit leur nombre. Réduits à se servir à nouveau d'ares et de fleches, ils auraient été d'autant plus vulnérables que selon toute probabilité, beaucoup de chefs coutumiers, neutres ou alliés tant que les Baoni étaient redoutables, seraient devenus leurs adversaires dès qu'ils auraient été affaiblis. Bref, les fusils remis, il ne tiendrait qu'à la loyauté de la F.P. de ne pas les tirer comme des lapins. On ne demandait pas seulement aux Baoni de croire sur parole à la bonne volonté de l'Etat, mais pratiquement d'engager leur existence même sur cette parole. C'était beaucoup demander ! Il était donc logique qu'ils se montrent exigeants dans les *mesures de confiance* et ils le firent dans la mesure de leurs moyens, en se retenant pour partie aux usages africains, et pour partie à ce qu'ils croyaient savoir des usages des Blancs en la matière, exigeant donc de traiter avec des responsables importants et non avec des sous-officiers, de recevoir les marques d'estime et de reconnaissance habituelles, et de garantir l'avenir en s'apparentant aux Blancs par femmes interposées. On en arriva à un de ces points où c'est la logique même, poussée à bout, qui mène à l'absurde (23).

Long ne tenta guère de pousser l'analyse ou de renouer les négociations. Il termina son rapport comme suit (24) : 'Après cette tentative il ne reste plus qu'à prendre les fusils de force, bien que je compte sur une scission dans le camp; je m'attends à ce qu'une partie au moins se détache du gros. La force des révoltés est aussi importante ... tous armés d'Albini et pourvus d'une cartouchière et d'une ceinture remplies de cartouches ce qui fait un total de 60 à 75 cartouches par tête (25)...

Dans ces conditions, il faudrait la collaboration du groupe de soldats restés à Kabambara et augmenté si possible.

Je pense que le commissaire de district Heeq pourrait occuper Livira avec 2 à 300 hommes de façon à pouvoir venir couper la route aux révoltés. Il faudrait alors que Mhoia soit renforcé. Je ne connais pas les ressources en blancs et en étoffes, costumes et couvertures. Il conviendrait que les hommes soient bien équipés car ils mourront comme des mouches... Je vais me porter chez Sungula pour secourir le commandant Swensson malade, c'est là que j'attends vos ordres.

Le capitaine commandant
(Signé) LONG.

La reprise des hostilités devait mener la F.P. aux défaites retentissantes de Sungula et Kabambara, que nous aurons à évoquer dans les chapitres suivants. Il faut cependant, avant cela, évoquer la situation inconfortable dans laquelle finit par se trouver le commandant Long. En effet, Van Giele dut abandonner son poste pour raison de santé et Long dut assurer

son interim. L'homme qui avait proclamé que les révoltés n'étaient plus à craindre se trouva ainsi exercer le commandement supérieur au moment où ceux-ci remportent leurs plus belles victoires !

A notre connaissance, il n'existe aucune preuve palpable que Long ait erré, et qu'il ait contribué à la disgrâce de Dhanis. Mais de lourds soupçons doivent avoir pesé sur lui, à en juger par la jubilation discrète qu'on peut lire sous les recits que ses collègues font de ses ennuis. Lejeune et Myers, dont on connaît l'admiration pour le baron en disgrâce, s'amusent visiblement en citant une véritable avalanche de lettres écrites par Long, où l'optimisme inconsidéré alterne avec les cris d'alarme, les larmes d'impuissance et l'annonce de défaites. Les archives de l'ILEC avant être détruites en 1908 (26), ces documents n'ont pu être connus que grâce à la bonne volonté de leurs destinataires, ce qui suppose à tout le moins un vaste consensus contre le commandant.

Long écrit à Dupuis : 'Me voici donc avec cette belle expédition organisée par le baron Dhanis sur les bras ! Dans quelle situation ? Vous en savez quelque chose ? Mais elle est devenue impossible ! Famine, disette partout ! Et le moment approche où nous ne pourrions plus continuer ces bandes ! ...'

à Heeq : 'Nous sommes donc appelés à concourir ensemble à la répression énergique et totale des derniers révoltés ! Puisqu'ils ne veulent pas la paix, ce sera la guerre ! ...'

... ce qui est déjà plus martial. L'optimisme de naguère opérerait même encore des percées, comme ? Malgré leur grand nombre, les révoltés ne sont pas à craindre, 300 hommes résolus en viendraient facilement à bout.

La discussion est dans leurs rangs.

Je ne serais pas étonné si à notre approche je voyais accourir des révoltés en grand nombre venant déposer les armes.

J'estime que si nous ne prenons pas tous les révoltés comme dans un filet, j'aurai bien de ne pas être content de moi.

Malheureusement, il devait avouer le 5 novembre à Van Giele : 'J'ai la profonde douleur de vous confirmer la destruction de la colonne Swensson...'

Van Giele lui apprenait le même jour le retour de Dhanis, dans des formes peu aimables : 'Vous n'exécuterez aucun mouvement militaire contre les révoltés avant d'avoir reçu les instructions de M. le baron Dhanis. Les troupes resteront dans leurs positions actuelles. Vous voudrez bien prévenir M. le Commandant Heeq (par urgence) de ce nouvel ordre des choses...'

Et Long se tendait aussitôt d'une épître à Dhanis : 'En vous exprimant notre profonde douleur pour les tristes événements survenus à Sungula,

nous vous présentons tous nos respects et nous mettons à votre entière disposition... Je compte camper mes hommes dans l'Ulimbi... Le moral de la troupe est très bon... Le 6, il renonce à s'arrêter dans l'Ulimbi, et se voit obliger de ramener le tout à Kabambaro où un long séjour est impossible à cause de la famine¹.

Le lieutenant Delhaise lui avait écrit qu'il n'y avait plus à Kabambaro rien à voler, ni à acheter... (dans cet ordre). Long lui écrit néanmoins le 7: Il nous faut de nombreux auxiliaires qui ont tout à craindre des révoltes comme nous... Je crains que le commandant supérieur ne vienne trop tard pour intervenir... Il a cependant repris du poil de la bête le 13 ('Nous nous tenons prêts à leur donner une maîtresse leçon') et même le 14 au matin, où il prévoyait qu'ils (les Baoni) seront attaqués et refoulés aujourd'hui. Malheureusement, quelques heures plus tard, il devait reprendre la plume... Ce matin, nous avons été repoussés de Kabambaro à cause de la trahison des indigènes et des auxiliaires...'

Entretiens, le 27 octobre, Dhanis avait reçu, à Lokandu où il faisait étape sur le chemin de l'Europe, un message par lequel le gouvernement de l'EIC faisait appel au baron Dhanis pour que, si les circonstances le permettent encore, il conserve le commandement de la Province Orientale et assure personnellement l'écrasement des rebelles² (27).

Dhanis écrivit à Van Gele (28): 'Je me sou mets au désir du gouvernement, mais je ne veux pas jeter le désarroi dans la marche des opérations en l'annonçant immédiatement et officiellement aux autorités de la Province. Je remonte sans délai et ne ferai aucune communication officielle de ce qui précède qu'après le retour du courrier.'

Dans sa réponse à Boma, il exprime ses sentiments de la façon plus précise et lance quelques flèches du Parthe, entr'autres à Long et à Fuchs (29).

'Je ne puis qu'attendre les événements; mais les événements après mon départ, l'offre de paix faite aux révoltés, un nouvel arrivage de solde de deux mois, l'annonce que la guerre était finie, que le Roi ne la voulait pas, et m'avait rappelé (c'est le style officiel tel que cette communication a été faite au gouvernement, mais des termes tout autres ont été employés au détriment du prestige de ceux qui les ont employés, pas du mien): tous ces faits et bien d'autres, notamment l'établissement des révoltés au point stratégique de Baraka, etc.... ont bien changé la situation.

'Je prendrai évidemment la situation quelle qu'elle soit dans l'intérêt de l'Etat, mais j'espère que si la situation s'aggrave par suite par exemple d'un échec du commandant Long, le gouvernement ne m'imputera pas la responsabilité de la situation.

Je ferai ce que je puis, c'est tout... Je reprendrai la situation des que je verrai M. Van Gele...

Le commandant Long a des qualités mais malgré tout je suis inquiet car il n'a pas le prestige nécessaire et j'apprends qu'il y a des dissentiments et protestation parmi les commandants...

Dhanis reprit effectivement le commandement le 15 novembre 1898, à Kasongo.

NOTES

1) Notamment dans une interview citée par Cornet.

2) D'autant plus que Dhanis mourut peu de temps après - ce qui ne manqua pas d'exciter des commentaires sur son cœur brisé par l'ingratitude du monarque. C'est qui l'on connu et écrivit plus tard sur lui parlant donc d'un mort. De plus, les colporteurs faisaient preuve d'esprit de corps: entre un *Congolais* et les *Belgiques*, le choix ne faisait aucun doute! Pour ne rien arranger, a peu près tous les recits de cette *disgrâce* remontent à celui du Dr. Meyers qui était, de son propre aveu, très he avec Dhanis!

3) L'épisode des diverses lettres et télégrammes arrivant à Dhanis, contraint d'en donner lecture à son Etat-Major a été relaté maintes fois par divers auteurs: MEYERS, *Le Procès de l'Empire*, pp. 186ss, que nous suivons ici pour le texte; CORNET, *Maintenant*, pp. 251-253; EHE-INE, *Le Vieil Congo*, pp. 157-159; E.P. pp. 435 et 436. Il n'y a pas unanimité sur les destinataires des divers documents cités, sans doute parce que précisément on en adressait force copies. Ces textes semblent tous dépendre de Meyers et respectent à des degrés divers l'orientation de sympathie pour Dhanis et de condamnation - au moins implicite - de l'attitude du Roi. EHE-INE-CORNET dont *Histoire militaire*... parut en 1996, dont avant tout écrit de Meyers mais aussi du vivant de Léopold II, non seulement ne souffle pas un mot de l'incident, mais écrit même de telle sorte qu'un lecteur non averti par ailleurs ignorerait que Dhanis perdit son commandement pendant quelques temps et qu'il y eut une tentative de conciliation.

Il n'est pas interdit de penser que la réunion d'E.M. du 25 février, et le vaste tableau qu'il permit à Meyers de brosser en l'attribuant à Dhanis, ressemblent un peu aux *discours* que prononcèrent à tout bout de champ les personnages des historiens romains, et que Meyers y a volontairement concentré toutes sortes d'événements et de réactions, obtenant ainsi une action plus concentrée et plus dramatique.

4) C'est la date où Meyers place la lecture de la lettre par Dhanis à son E.M. Il est